



La lettre de l' ASPHAN

N°36

ASSOCIATION DE SAUVEGARDE DU PATRIMOINE
HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE NOZAY ET DE SA RÉGION

JANVIER 2021

Ce bulletin vous permettra de connaître l'actualité de l'association. Il vous y est présenté les recherches du groupe histoire, le bilan de l'année 2020, la vie de l'association, et bien d'autres choses... Bonne lecture !



CONFINÉ

On était tous les 2 confinés
A essayer de se supporter
A s'insulter sans demander pourquoi
Toi et moi

CONFINÉ

Inutile de sortir travailler
C'est écrit sur un bout de papier
Je ne pourrais pas m'échapper
J'suis surveillé

Chanson d'un adhérent



2020 a été une année difficile pour chacun de nous.

Notre bilan animation a été très réduit. Cependant, durant les confinements, l'Asphan n'a jamais cessé de fonctionner.

Laëtitia, notre secrétaire, a toujours été présente. Certains membres de l'Association ont collaboré à la rédaction de la Lettre avec des reportages sur 8 femmes de la Communauté des Communes, d'autres ont continué d'actualiser notre site internet.

A tous, je les remercie pour leur travail accompli.

L'Asphan a toujours des projets : un collectif avec certains partenaires, le devenir de la carrière en collaboration avec la Mairie de Nozay.

Madame Véronique Legoux, restauratrice de peintures murales, a terminé l'étude et la consolidation des enduits peints dans l'ancienne église. Son rapport a été rédigé et est consultable à l'Asphan.

En fonction de l'évolution sanitaire, nous verrons à fixer une date pour l'Assemblée Générale.

A tous bonne année

Jacqueline CANALE Vice-Présidente

LE PATRIMOINE LES BALADES

L'HISTOIRE LA CARRIERE DU PARC L'ENCLOS

*Les membres de l'Asphan
vous souhaitent tout simplement
une très belle année !*

2021

LES EXPOSITIONS LES SPECTACLES

ASPHAN Association ASPHAN _ 25 rue du vieux bourg 44170 Nozay
Tel : 02.40.79.34.29 / www.asphan.fr / asphanozay@gmail.com

SOMMAIRE

1/Le Devenir de la carrière du parc _____ p.4

2/Bilan de l'étude des peintures murales à l'Enclos _____ p.5

LES PAGES DU GROUPE HISTOIRE

3/Portraits de femmes _____ p.7

- Renée de Plouer, dame de Saffré _____ p.8
 - Emilie et Jeanne Jarnoux _____ p.12
 - Anne-Marie Chiron _____ p.15
 - La Grigonnais : La mystérieuse inconnue _____ p.18
 - Jane Mignerat _____ p.21
 - Uranie :
L'esclave affranchie de l'île Bourbon dans le pays nozéen _____ p.25
 - Le Bohallard au XVIIIème siècle : Une affaire de femmes _____ p.30
 - Antoinette Philippot :
Femme, agricultrice, engagée dans la société _____ p.35
-

AUTRE ARTICLE DU GROUPE HISTOIRE

4/Propagande allemande _____ p.39

5/ Bilan de l'année 2020 _____ p.40

6/ Programme prévisionnel de l'année 2020 _____ p. 41

7/Au revoir et merci _____ p.42

LE DEVENIR DE LA CARRIERE DU PARC

La carrière du Parc, comme vitrine de l'exploitation de la pierre bleue et du travail des carriers, est une partition à quatre mains : celles de la commune de Nozay et celles de l'Asphan. Cela fait désormais vingt ans que Christian de Grandmaison, alors maire de Nozay et François Kammerer, président de notre association, avec l'aide de leurs équipes, décidèrent de garder en mémoire et de mettre en valeur l'épopée des carriers.

La commune achète à Yannick de Maquillé cette carrière près du bourg et la clôt. Par la suite, l'Asphan la sécurise, organise un parcours de visites et, l'ouvre au public.

Depuis, cette dualité dans la prise en charge de ce site perdure.

Où en sommes-nous en 2021 ?

Désormais, la carrière du Parc est un lieu magique, souvent hors du temps, un écrin de verdure.

Mais cette omniprésence des arbres et de la végétation a rompu l'équilibre.

La lisibilité de l'extraction et le côté minéral sont désormais très atténués. La scénographie est à repenser. L'entretien et la prise en charge du public sont à redéfinir. Une nouvelle entrée est à envisager. Un écomusée avec un atelier de taille de pierre est à réaliser.

L'Asphan, seule, peut-elle réaliser ces objectifs ?

Comment bien appréhender la suite à donner à cet espace, sans l'intégrer dans le projet d'aménagement de la route de Rennes voulu par la commune de Nozay, ainsi que dans la valorisation touristique autour du circuit des

sept étangs, en cours de réalisation par la communauté de communes de Nozay.

Un groupe de réflexion et de travail va se mettre en place et intégrera, outre la commune de Nozay et l'Asphan, toutes les bonnes volontés désirant participer à ce challenge.

Jeannette Bourdeau

Propos de Jean-Claude Provost, maire de Nozay et vice-président délégué de la Communauté de Communes de Nozay :

Afin d'améliorer les conditions de circulation et de sécurité routière du secteur de la route de Rennes et des étangs de loisirs, la commune de Nozay va lancer un programme d'aménagement de cette zone.

Dans ce contexte, il est envisagé de réaliser une entrée de la carrière du Parc, route de la Chenutière (au niveau de l'actuelle entrée du téléski nautique) pour permettre une meilleure visibilité du site et un accès plus facile.

L'ancienne voie-ferrée proche, va accueillir un projet de liaison douce, porté par la Communauté de Communes de Nozay, dans le cadre du « circuit des sept étangs ».

Le calendrier de réalisation de ces travaux n'est pas encore arrêté.

Ces aménagements permettront, à terme, de valoriser le site de la carrière du Parc, témoignage du patrimoine et de l'histoire de notre territoire.

Le circuit des sept étangs :

C'est un programme de réseau de déplacement doux reliant les sept communes de notre territoire et leurs étangs.

Ce circuit sera l'occasion de créer des connections avec les offres des communautés de communes voisines et les grands itinéraires type « Véloodyssée ou Vélocéan ».

Il devrait renforcer le lien identitaire du territoire tout en valorisant la spécificité de chacun de ces étangs et de leurs environnements.

BILAN DE L'ÉTUDE DES PEINTURES MURALES À L'ENCLOS

Mme Véronique Legoux remettait à l'ASPHAN au mois d'avril son rapport d'intervention d'une année sur les décors peints de l'ancienne église du Vieux-bourg. Il faut louer ici son professionnalisme¹ caractérisé par sa rigueur, ses connaissances, son don d'observation, sa passion pour son métier, et qui se traduit tout naturellement jusque dans son rapport final d'intervention : magistral et déterminant. Les enseignements tirés de celui-ci sont historiques pour la compréhension de l'ancienne église, tout comme pour son devenir.



Photo 1-cliché A. Charrier

Une première découverte, et de taille, réside dans deux petits fragments d'enduit peint portant comme décor une bande jaune ocré bordée de filets rouge ocré, d'une hauteur de 2,5cm. Ce sont les témoins d'un faux-appareillage de pierre (ici d'un module de dimension 16X54cm) caractéristiques de la deuxième moitié du XIIIe-début du XIVe siècle, qui aurait pu recouvrir tout ou partie de l'église (un exemple en photo 1, dans une maison de Cahors).

Voilà pour l'expertise picturale de Mme Legoux, qui ancre par une preuve formelle l'édifice dans la période du gothique rayonnant, alors que la portion du mur nord avec ses maçonneries en épi ne proposait qu'une datation moins ferme. L'analyse architecturale, maintenant, peut nous emmener plus loin. Ces deux fragments se positionnent en haut du pilier droit de l'arc sud de la croisée des transepts. Ils sont donc contemporains ou postérieurs à la création de cet arc, c.a.d. un arc appartenant à un édifice en forme de croix latine avec une croisée de transepts et une nef dirigée vers l'ouest : ce qu'est bien notre église du Vieux-bourg. Ce décor la date donc, dans la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, des XIIIe-XIVe s., soit 150 à 200 ans de moins que ce que l'on pensait alors² !

Une deuxième découverte de Mme Legoux, également totalement inédite et aussi ténue et fragile, consiste en de petits fragments d'enduit peint sur le mur nord-ouest de la nef, sur un agrandissement que l'on attribuait alors à la 2e moitié du XVe s. La datation proposée par Mme Legoux pour ces décors qui laissent peu d'indices quant à ce qu'ils représentaient est la 2e moitié du XIVe s. Là encore, une partie de l'édifice se trouve rajeunie d'au moins 100 ans, et est aussi accessoirement le témoin de la vitalité démographique de Nozay (et de la France en général) à cette époque.

La troisième découverte de Mme Legoux concerne les décors de la 2e moitié du XVe s. On connaissait déjà de cette période ceux de l'extrémité ouest de la nef avec ses inscriptions, ses fleurs, ses blasons ocrés. Trois surprises : les blasons prenaient place sur une litre funéraire (une de plus!) et devaient être au nombre de 36 pour la seule nef ; de cette époque également sont les décors de la pile sud du transept (rectangles, triangles et carrés de couleurs blanche et jaune rehaussés de rouge : photo 2); et de nouvelles croix de consécration, passées inaperçues jusque-là. Ces dernières font émettre à Mme Legoux l'hypothèse qu'elles seraient l'indice d'une re-consécration de l'église due à d'importants travaux, concernant on le voit, tous les enduits de la nef et du transept, mais aussi sans doute la charpente et couverture, de style XVe s. selon la DRAC. Notre analyse va aussi dans ce sens : la charpente semble bien être de même facture d'un bout à l'autre de la nef (hormis bien sûr les trois entrants portant le clocher disparu), or il paraît surprenant que les nozéens du XIVe s. aient fait les frais de placer une charpente neuve sur l'extension neuve à l'ouest de la nef, pour tout refaire avec le reste de la nef au XVe s.

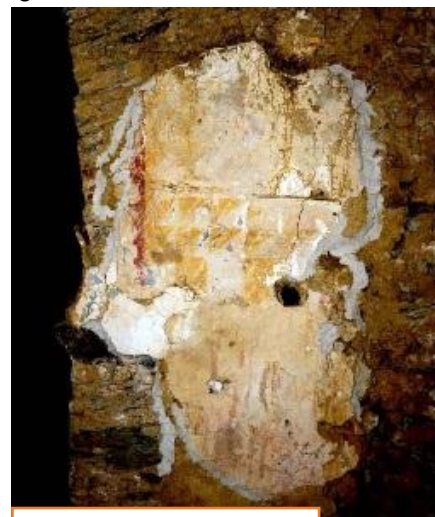


Photo 2 - Cl.V. Legoux

¹ Remercions aussi Laetitia pour sa rigueur et son travail de patience dans le montage du dossier de travaux et son suivi.

² Allons plus loin : ces deux fragments sont situés de part et d'autre d'une importante fissure verticale, témoin clé d'une reprise de maçonnerie (la même existe de l'autre côté de l'arc). Une configuration différente de l'édifice existait donc auparavant, repoussant ainsi son âge de quelques décennies. D'autres indices nous permettent même de supposer une autre configuration encore antérieure (avec peut-être un arc triomphal), qui pourrait se raccorder avec les portions de murs les plus anciennes de l'édifice, dont les maçonneries en épi du mur nord. Contact pourrait être pris prochainement avec l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne ; en attendant les archéologues de la DRAC ou de l'INRAP.

Seule une destruction quasi complète de l'édifice par incendie aurait pu décider à une pareille entreprise ; or l'on connaît les destructions à Nozay à cette époque, avec des événements quasiment toutes les décennies entre 1430 et 1480. Seule une analyse dendrochronologique lèverait le doute.

Quatrième découverte de Mme Legoux : un nouveau personnage, sur le pilier sud-ouest du transept nord, daté de l'époque de construction même du transept nord, c.a.d. de la fin du XVe-début du XVIe. Son état de conservation ne permet malheureusement pas de l'identifier. Les peintures de Saint Blaise et Saint Etienne seraient postérieures de quelques décennies³.

Cinquième découverte de Mme Legoux : la restauration complète de l'église au début du XVIe s. En plus des peintures des Saints réalisées dans le transept nord, l'ensemble des enduits de l'édifice est repris, les baies de la nef sont modifiées avec des arcs en plein cintre, et un décor en faux-appareillage gris peint autour d'elles, tout comme les autres baies, y compris les arcs de la croisée (photo 3, fenêtre du transept nord). Qui dit restauration complète des enduits dit aussi nouvelle consécration ; les croix que l'on observe aujourd'hui le mieux datent de cette campagne.

Sixième découverte de Mme Legoux : la levée du mystère de la litre funéraire des Bourbon-Condé. Deux litres se superposent: la première ne voit de conservé que 6 blasons portant les colliers de l'Ordre du Saint-Esprit et de Saint Michel, qui aident donc à désigner les blasons de Henri II ou Louis II de Bourbon-Condé, aux dates de 1646 ou 1686; la seconde est représentée au nombre de 7 blasons qui portent en plus des deux autres colliers celui de l'Ordre de la Toison d'Or, ce qui la rattacherait à Louis IV de Bourbon-Condé, décédé en 1740.

Septième découverte de Mme Legoux : la datation à la période révolutionnaire du décor en faux-appareillage à joints rouges sur fond beige : c'est celui que l'on voit le mieux, notamment sur l'arc en schiste du transept nord.

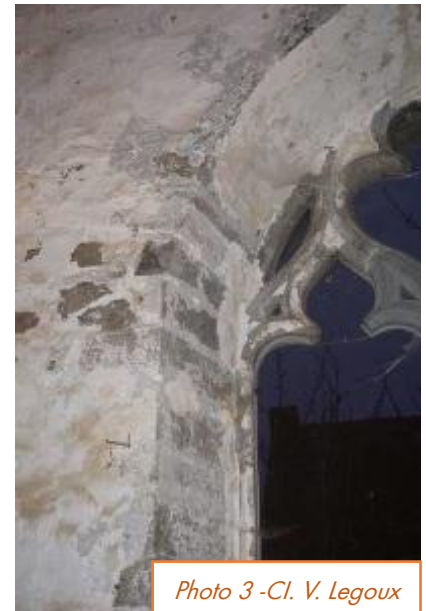


Photo 3 -Cl. V. Legoux

Ce décor a été dessiné sur quatre couches de badigeons, lesquels ont recouvert (et protégé) tous les vestiges peints antérieurs.

Jusqu'à la désacralisation de l'édifice en 1870, des campagnes de badigeons de propreté auront été appliquées régulièrement. Ce sont tous ces badigeons qui, lors de futurs travaux de restauration des enduits, pourraient être retirés pour laisser apparaître l'intégralité des enduits et décors anciens.

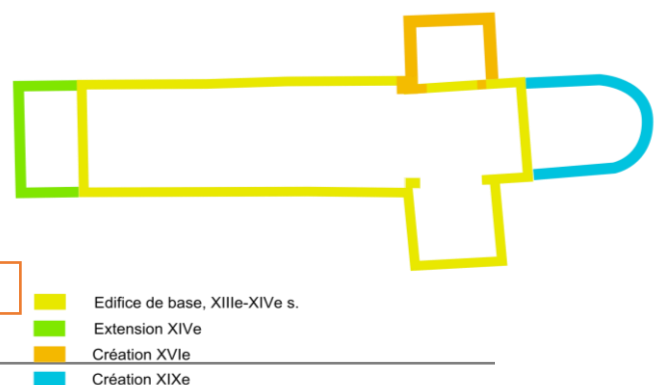
Au vu des enseignements retirés, on ne peut que regretter une intervention de Mme Legoux dès les années 1990, époque où les surfaces d'enduits dans l'édifice étaient un peu plus préservées. Mais des observations et des découvertes sont toujours possibles, d'où l'intérêt et la responsabilité qui nous incombe à tous (de l'adhérent au président) de respecter ces traces ténues de notre histoire locale. Il serait bon de communiquer un maximum en 2021 sur toutes ces découvertes, afin de soulever un nouvel élan de sympathie de la part des nozéens et autres mécènes, et "ne pas rater le coche" avec la DRAC, qui devrait normalement revenir vers nous assez rapidement, au vu du rapport de Mme Legoux.

Yohann Gourdon_ 01/2021



Mme V. Legoux dépoussiérant une zone d'enduit.

Plan simplifié des maçonneries de l'ancienne église du Vieux-Bourg



³ Une opinion tout à fait personnelle est que ces travaux dont le style dénote avec le reste de l'église pourraient avoir été réalisés par les ouvriers œuvrant dans ces années 1490 puis 1530 au château de Châteaubriant, sur ordre des seigneurs de Châteaubriant, à leur prise de possession de la seigneurie de Nozay, une des grandes châtellenies du secteur, et siège du très prisé relais de chasse de Villaucher.

Les pages du groupe histoire

PORTRAITS DE FEMMES

Le temps est une implacable machine à jeter dans l'oubli l'histoire humaine et principalement celle des femmes. Alors, à l'Asphan, des membres de la commission histoire et de l'association ont pris en charge les sept communes de notre territoire, afin de remettre en lumière le visage d'une femme disparue de chaque commune.

Ces « chargés de mission » se sont appliqués à feuilleter des pages et des pages d'archives, à ouvrir les albums de photos tout poussiéreux. Ils ont écouté, beaucoup écouté, la mémoire locale qui peut être très loquace ou ...pas !

Humbles ou puissantes, surgissant d'un lointain passé ou encore toutes proches dans notre mémoire ou dans nos cœurs, ces dames d'hier ont pour traits communs leur détermination, leur efficacité, leur approche des autres. Leurs vies ne furent pas de longs fleuves tranquilles et les drames et les malheurs furent souvent leurs compagnons, mais leur souvenir reste très lumineux.

Elles furent des actrices à part entière de notre territoire et l'Asphan est heureuse de partager un peu de temps avec elles.

ABBARETZ : Bonjour Mesdemoiselles Jarnoux ! Par Renée Cossard et Jean Lizé

LA GRIGONNAIS : La mystérieuse inconnue de La Grignonnais, par Monique Guillet

NOZAY : Jane Mignerat, la musique venue du large, par Janette Bourdaud, Loïc Gauthier, Yvan Teffo

PUCEUL : Le Bohallard du 18ème siècle, une affaire de femmes, par François Aubrée

SAFFRE : Renée d'Avaugour, seigneur et ménagère, par Yvan Teffo

TREFFIEUX : Antoinette Philippot, par Yvan Teffo

VAY : Anne-Marie Chiron, par Marie-France Fougère

CCN : Uranie, l'esclave affranchie de l'île Bourbon dans le pays nozéen, par François Aubrée.

RENEE DE PLOUER, DAME DE SAFFRE

Saffré, août de l'an de grâce 1572

Toute essoufflée, « *Mademoiselle* » descend de son cheval et met pied à terre en passant le pont des douves. Elle arrive de Grémillon, chez son métayer. En ce temps de moisson, il faut mieux avoir l'œil. Elle connaît ses paysans, plus roublards les uns que les autres !

Elle a deux mots à dire à Anger, son cuisinier ! C'est terminé ! Sa patience a des limites et elle n'est pas aussi indulgente que René son mari ! Elle est en colère, fatiguée et ses quintes quartes la font souffrir. Renée de Plouër est de petite santé. Elle se dit que ce n'est pas le moment de flancher !

Son mari étant loin d'ici, guerroyant dans l'armée des Princes il lui faut être partout ! Et elle est partout !

Depuis quelques jours, elle pense beaucoup à ses trois fils aînés : Saffré, Frossay et Le Bois. Ils viennent de partir, avec leur précepteur, pour Paris, afin d'assister au mariage du roi Henri II de Navarre avec Marguerite de Valois, sœur du roi de France Charles IX. Elle n'aurait jamais dû céder à leurs suppliques !

En ces temps si troublés, il peut leur arriver n'importe quoi ! Ses pensées sont brusquement interrompues.



Dessin d'Y. Teffo : « Noble dame du XVIème siècle »

Sa belle-sœur madame de La Bastardière vient au-devant d'elle.

Renée, dit-elle, *nous avons de la visite* en montrant quatre hommes. Elle reconnaît le pasteur des Rohan de Blain mais les trois autres hommes lui sont inconnus.

Je me présente : « Jean de Chatillon ! » dit le plus grand. *Nous avons été pris en embuscade, tout près d'ici ! Mes compagnons sont blessés. Dieu nous est venu en aide, nous avons rencontré, sur notre chemin, monsieur le recteur qui vient de nous mener jusqu'à vous !*

Noble Dame, pouvez-vous nous donner l'hospitalité pour quelques jours !

« Vous êtes les bienvenus à Saffré et nous allons vous faire honneur leur dit-elle !

Le savon promis au cuisinier attendra, après le dîner !

Le Dial de Saffré

La mémoire des hommes, même écrite, garde peu l'histoire des femmes, à part celles de prestigieuses lignées et encore ! Renée de Plouër fait exception grâce à la conservation d'un ensemble de quatre registres dits « le Dial de Saffré ».

Celui-ci est tout à la fois le livre des comptes, l'agenda et le journal de l'activité d'une seigneurie, celle de Saffré, au temps des Avaugour. Ces précieuses pages de l'histoire saffréennes sont conservées aux Archives Départementales de Loire Atlantique. Elles n'ont ni été numérisées ni photographiées.

Les éléments du Dial rencontrés dans cet article sont tirés des recherches faites par Henri de Berranger en 1959 et de Nicole Dufournaud en 2008.

Dans le Dial, Renée de Plouër est appelée « Mademoiselle » ou « Madame » et René d'Avaugour « Monsieur ».

Renée d'Avaugour, seigneur, ménagère et hospitalière, en ses domaines :

Autour de René et Renée d'Avaugour, c'est la ruche ! Vers 1570, se trouvent dans le château de Saffré, outre les maîtres des lieux et leurs enfants, madame de La Bastadière, belle-sœur de Renée, madame de Monterfil, sa sœur, ses damoiselles, ses cuisiniers, ses hasteurs et autres serviteurs et les enfants de tout ce monde ! Viennent et repartent : le receveur, le régisseur, des sergents, ses métayers et autres paysans, le pasteur des Rohan et peut-être le curé de Saffré, car rien n'indique que Renée d'Avaugour se soit convertie au protestantisme !

L'enfance de Renée de Plouër

Renée de Plouër est née entre 1530 et 1535, vraisemblablement au château du Bois-Rouaud à Chéméré dans le pays de Retz. Ses parents sont Pierre de Plouër et Michèle de La Barre.



Portrait de Joachim du Bellay (son cousin)

Elle est, selon les sites généalogiques, fille unique.

Sa famille paternelle est originaire du Bas Poitou (actuel département de la Vendée). Son grand-père paternel, Jean, est seigneur de Charras et de Claix dans la Charente. Jean de Plouër est le fils de Jeanne Chabot de la Turmelière à Liré. Renée de Plouër est une cousine du poète Joachim du Bellay.

A-t-elle rencontré Jean Calvin, fondateur du calvinisme, chez son grand-père à Claix ? C'est en effet à Claix, chez son ami Jean du Tillet, curé de la paroisse, que le prédicateur protestant formalise sa doctrine de 1533 à 1535.

En l'absence forte de son époux, Renée d'Avaugour est une « ménagère ». C'est à dire : une habile gestionnaire des biens économiques et des valeurs morales de sa maisonnée. De plus, en ces temps si troublés, elle se doit d'être très hospitalière !

Qui est René d'Avaugour, son époux ?

C'est un noble homme bien-né, issu de la branche des D'Avaugour/Kergrois, seigneurs de Vay. La mort de Louis d'Avaugour, son père, le propulse à la tête d'un très important domaine noble. Sa conversion au protestantisme le conduit aux côtés des Princes insurgés. Sa fortune confortable lui permet de faire la guerre. Car cela lui coûte fort cher ! Même pendant les périodes plus calmes, Monsieur est peu à Saffré, il joue un rôle important auprès des Etats de Bretagne et Renée, sa femme, assure et fort bien le rôle de seigneur !

Comme sa femme, il est de petite santé. La goutte le fait terriblement souffrir. Il doit, parfois, délaissé le cheval pour être transporté en litière ! Il meurt en 1583 à Saffré.

Retrouvons les enfants à Paris, en 1572 :

Saffré, Frossais et Le Bois, les trois frères d'Avaugour, accompagnés de leur précepteur Lapostre et du jeune Ponthus, arrivent à Paris à la mi-août 1572. Ils rejoignent des centaines d'autres huguenots venus au mariage du tout récent roi de Navarre, Henri, le chef des Armées Protestantes, avec Marguerite de Valois, sœur du roi Charles IX. Tous les protestants sont de noirs vêtus, en hommage à Jeanne d'Albret, mère de Henri de Navarre, décédée depuis peu. L'atmosphère est exécrable. Les Parisiens ont une détestation forte des protestants. Il ne faut qu'une étincelle pour que cela dégénère. C'est chose faite le 24, après les fêtes de la noce. Les protestants sont tués par dizaine de milliers.

C'est la Saint Barthélémy ! Le précepteur prend la fuite laissant ses élèves se débrouiller seuls ! Les frères d'Avaugour rentrèrent, en octobre à Saffré, sains et saufs. Le jeune Ponthus s'en tira par un bras démis. Et « Monsieur », écrit, en marge du Dial : « Mes enfants retrouvés après le massacre de Paris, où ils en eurent perdre la vie » A cette époque, les frères d'Avaugour sont très jeunes, entre 14 et 19 ans, pas plus !



Dessin du Massacre de la St Barthélémy

Combien d'enfants ont René et Renée d'Avaugour ?

Le couple semble avoir huit enfants souvent difficiles à identifier car ils peuvent avoir le même prénom ou être appelés, selon l'usage aristocrate, par le nom de terres seigneuriales de la famille ! En l'occurrence, les trois premiers garçons s'appellent Saffré, Frossay, le Bois. Puis on trouve ensuite Jean, Pierre, Louis ainsi que deux filles : Isabeau et Céleste.

Charles, vraisemblablement Saffré, est à la suite de la mort de son père, en 1583, seigneur de Saffré jusqu'en 1613, date de son décès.

Les châteaux de René et Renée d'Avaugour

René et Renée d'Avaugour sont à la tête d'une multitude de terres nobles, fiefs de plus ou moins d'importance dont certains comprennent des châteaux où ils se rendent peu, pour certains.

-Le château de Kergrois dans la commune de Rumengol (Finistère) : C'est le plus ancien fief connu des d'Avaugour. Celui qui lui donne son titre et cela depuis 1200 ! Les d'Avaugour s'en séparent en 1651.

-Le château de Thouré sur Loire : La famille s'en sépare en 1657. Ce château garde, en 2020, un pigeonnier désormais classé M.H.

-Le château de Mauves sur Loire : Il en reste un moulin près du bourg.

-Le château de Vay : C'est le château familial de la famille d'Avaugour/Bellouan. A qui appartient-il en 1570 ?

René comme Guy d'Avaugour, son frère, sont nommés, dans les anciens textes comme sieurs de Vay ! Guy d'Avaugour est également seigneur de Guengat, Spinefort, Kerivallen en Basse Bretagne.

Le Dial indique : « Madame » (Renée d'Avaugour), en bonne ménagère, dissimule à Vay, les plus précieux de ses rideaux, tapis et tapisseries et cela en 1572.

-Le château de Saffré : C'est la résidence principale de Renée et René d'Avaugour. Bien acquis depuis peu, en 1542, par Louis d'Avaugour, il est possible que le couple soit les premiers membres de la famille d'Avaugour à y habiter ! Jusqu'en 1689, les châteaux de Vay et Saffré appartiendront aux descendants de René et Renée d'Avaugour.



Les châteaux de Saffré (l'auditoire) et de Vay

Et que devient Anger le cuisinier ?

En ce qui concerne les serviteurs, « Mademoiselle » ne plaisante pas : Interdiction de jurer et point d'ivresse !

Le cuisinier Anger en fait les frais ! Si « Monsieur » est magnanime, sa femme ne l'est pas ! Anger, revenu du bourg de Saffré un peu trop excité, en perd sa place !

Epilogue :

Il manque deux registres au Dial de Saffré, correspondant aux années de 1570 à 1581. De plus, à partir de 1581, les registres ne donnent plus que des comptes de fermiers ou des régisseurs.

Le voile qui s'était levé sur la vie de Renée d'Avaugour s'est brusquement reposé. Dans les écrits, la dame de Saffré est redevenue femme, mère ou fille de !

Renée de Plouër, dame d'Avaugour, décède en 1587. Si son époux est inhumé dans l'église de Saffré, en 1583, rien d'indique où fut enterrée sa femme.

Les sources :

Site Généanet (recherches faites par Fabien Arbanère et autres personnes)

Site Généalogieonline

Site famillesdevendée

Paul Ségalen

Nicole Dufournaud : Notice sur « Le rôle économique et social des femmes en Bretagne au XVIe siècle » rédigée en 2007 pour le site SiefarWikiFr.

Henri de Berranger : « Gentilshommes protestants au XVIe siècle, Les d'Avaugour, seigneurs de Saffré » Mémoire de la Société d'Histoire de Bretagne, 1959, tome 39, pages 41 à 43. Rédigé en 1959.

Les sites Wikipédia pour les communes de : Chaumes en Retz (Chéméré), Liré, Saint Hilaire de Chaléons, Saffré, Vay, Charras, Nieule le Dolent, Claix, Rumengol, Moustoir et pour le massacre de la Saint-Barthélemy, le mariage de Marguerite de Valois et la famille d'Avaugour.

Site Infobretagne pour les communes de Saffré, Vay, Thouaré sur Loire, Mauves, le Cellier, Rumengol et pour le château de Blain et la famille d'Avaugour.

Rédaction de cet article : Yvan Teffo (2020)

EMILIE ET JEANNE JARNOUX



Mesdemoiselles Jeanne et Emilie Jarnoux

Ce sont les pages d'un livre vieux plus de 80 ans, qu'ils tournent et pourtant Renée et Jean évoquent avec force de détails à l'appui et beaucoup de nostalgie, leurs enfances à Abbaretz et leurs scolarités dans les écoles publiques de filles et de garçons et cela à travers la vie de deux institutrices, Emilie et Jeanne Jarnoux, deux sœurs, présentes à Abbaretz de 1930 à 1956 !

Celles-ci débutèrent ensemble et partirent ensemble ! L'aînée attendant la cadette pour quitter la cité de la mine, après l'heure de sa retraite !

Covid 19 oblige ! Renée et Jean ne se sont pas rencontrés pour écrire ensemble cet article. Ils ont « posé » sur le cahier de leurs souvenirs, un œil fort différent ! Vision « très tranchée » chez Jean et plus nuancée chez Renée, même si, en marge du cahier, ses souvenirs peuvent rejoindre ceux de Jean.

Témoignage de Renée

Je fus scolarisée en 1934 à l'école publique des filles d'Abbaretz, d'abord dans la classe de madame Richomme, puis en 1937 dans celle de mademoiselle Emilie Jarnoux.

Mademoiselle Emilie enseigna à l'école des filles, route de Joué et Jeanne, sa sœur était l'institutrice des garçons, près de l'actuelle mairie. Elles restèrent célibataires mais eurent, avec elles, leur neveu Jean, fils de leur frère, pendant quelques années.

Les deux sœurs étaient douces, très discrètes et très dévouées.

Mes cours se terminaient à quatre heures (16 heures actuelle) et après avoir pris mon goûter, je pouvais, avec d'autres camarades, retourner à l'école où mademoiselle Jeanne faisait étude.

Pendant les vacances scolaires, certaines élèves étaient prises en charge par les sœurs Jarnoux. Celles-ci nous enseignaient, alors, la couture, le dessin, le chant, la peinture ou nous promenaient à travers la campagne abbaroise.



Ecole primaire publique des filles

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, Abbaretz accueillit de nombreux réfugiés fuyant les bombardements de Nantes ou de Saint Nazaire. Les classes avaient, pendant cette période, près de 50 élèves, avec plusieurs niveaux d'enseignement !

Les sœurs Jarnoux prirent en charge l'achat des livres scolaires pour les enfants dont les pères étaient prisonniers.

Bien qu'enseignantes à l'école publique, les demoiselles Jarnoux étaient très pieuses, très dévotées et Jeanne allait à la messe tous les matins avant de faire classe. La plupart des élèves suivait néanmoins les cours de catéchisme et participaient aux processions des communions ou de la Fête-Dieu. Alors que les enfants des écoles privées catholiques avaient à leur disposition une bannière pour les processions, les enfants des écoles publiques n'en avaient pas. Les sœurs Jarnoux en firent fabriquer une, sur leurs propres deniers !

Elles s'occupèrent, à Abbaretz, de leur mère lorsque celle-ci fut vieille et malade. Madame Jarnoux mourut à Abbaretz mais n'est pas enterrée dans le cimetière abbarois.

Elles quittèrent l'enseignement et la commune d'Abbaretz pour prendre leurs retraites vraisemblablement à Nantes ou dans ses environs.

Témoignage de Jean

Lorsque l'Asphan m'a demandé, en tant qu'ancien abbarois, de faire un portrait d'une femme ayant marqué, de ses empreintes, la commune d'Abbaretz, j'ai tout de suite pensé à non pas une mais à deux personnes, les demoiselles Jarnoux Emilie et Jeanne qui ont consacré presque toute leur carrière d'institutrices à l'enseignement des élèves d'Abbaretz qui leur fut confiés. Beaucoup d'anciennes et d'anciens élèves m'ont chaleureusement approuvé pour ce choix judicieux.

Qui étaient donc ces « Demoiselles » ?

Emilie et Jeanne Jarnoux étaient deux sœurs, restées célibataire toute leur vie. Emilie, l'aînée, née en 1897, fut directrice de l'école publique de filles, route de Joué sur Erdre. Elle enseignait dans la classe de fin d'études primaires et jouissait du logement de fonction. Sa cadette, Jeanne, née en 1900 tenait la classe de C.P, d'abord à l'école des garçons pendant très longtemps puis à l'école des filles pendant environ cinq ou six ans.

Ces deux sœurs étaient très dévouées, très, très discrètes voire même secrètes. Elles parlaient d'une voix calme, lente, posée, très douce mais attention !

Sitôt qu'un élève se montrait récalcitrant, indiscipliné ou irrespectueux, cette voix pouvait, soudain s'élever et devenir même virulente pour ramener cet élève dans le droit chemin. C'était une main de fer dans un gant de velours !



Ecole primaire publique des garçons

Elles étaient cependant, aimées, estimées et respectées. Quand on les rencontrait, elles avaient toujours droit au « Bonjour mesdemoiselles Jarnoux » ou « Bonjour mademoiselle Jeanne » ou « bonjour mademoiselle Emilie » lorsqu'elles étaient seules.

Les sœurs Jarnoux étaient très pieuses et Jeanne allait à la messe tous les matins avant de faire classe. Cela a bien servi à l'école publique lors de la guerre scolaire qui éclata en 1943 lors de la création de l'école privée catholique de garçons (avant, tous les garçons allaient à l'école publique). Donc, durant cette période tourmentée, entre d'un côté, « l'école du diable », fréquentée par les enfants des fonctionnaires, des gars de l'assistance publique et des enfants de gens peu fortunés et l'école « des curés », « des biens pensants » pour le reste de la population abbaroise, entre les « communistes » et les « chouans », le fait que deux institutrices des écoles publiques étaient pratiquantes et dévotées permis d'apaiser un peu les conflits.

Je fus élève de mademoiselle Jeanne qui m'a appris à lire, écrire et compter. Elle était tout en douceur, en bonté et très dévouée.

Mon père, étant prisonnier en Allemagne, ma mère resta seule avec quatre enfants en bas-âge et une petite ferme de quatre hectares et quatre vaches.

Elle demanda à monsieur Coquen, directeur de l'école des garçons si, pour la soulager, il acceptait de me prendre, moi qui n'avais que trois ans et demi et était haut comme trois pommes (à l'époque, l'école n'était obligatoire qu'à partir de six ans).

Mademoiselle Jeanne, qui connaissait bien notre situation si précaire, voulut bien m'accueillir ! Au vu de mon jeune âge, je passais toute la journée scolaire près du poêle, à dormir la tête sur mes bras posés sur la table et comme celle-ci n'était pas adaptée à ma petite taille, mademoiselle Jeanne me donna un gros coussin pour que je fus plus à l'aise. Quand arrivait la récréation, mademoiselle Jeanne me réveillait. Etant si jeune et si petit, j'étais le « chouchou » de l'école. J'aimais les jeux de la récréation : Les « courses de chevaux » perché sur les épaules de mon copain Christian ou les courses à pieds. Mais mon petit gabarit ne me permettait pas de gagner et comme je n'aimais pas perdre, un jour, alors que j'étais au bord des larmes, mademoiselle Jeanne, qui avait mis un handicap aux autres garçons, me déclara vainqueur ex aequo avec un plus grand qui m'avait pourtant battu mais de peu ! Imaginez sa déception et ma fierté !

Au bout de trois ans passés dans cette classe, je connaissais presque par cœur le livre d'apprentissage de lecture « Jeannot et Jeannette » tant mon institutrice y mettait du cœur, de la compétence et de la...ténacité !

Mesdemoiselles Jarnoux accueillirent à Abbaretz leur mère âgée et malade jusqu'à sa mort. Elles prirent en charge leur neveu Jean qui fit toute sa scolarité avec ses tantes. Lorsque le magasin de chaussures Richomme fut libre, leur frère, Jean Jarnoux, photographe et portraitiste, vint s'installer à Abbaretz. Grâce à la notoriété de ses sœurs sa clientèle fut toute trouvée ! C'est Christian Bourgeois qui le remplaça et ouvrit un atelier de photographe, par la suite, à Nozay.



Départ en retraite de Jeanne et Emilie Jarnoux

En 1956, Jeanne et Emilie Jarnoux quittèrent l'enseignement et Abbaretz pour prendre à Saint Sébastien sur Loire, une retraite bien méritée après un vin d'honneur très suivi et les hommages appuyés de la population abbaroise.

Epilogue :

Voilà, cette évocation d'Emilie et Jeanne Jarnoux est désormais gardée bien précieusement dans les pages du bulletin de l'Asphan et sur son site Internet.

Merci à Renée Juguet/Cossard et à Jean Lizé pour être retournés dans leurs passés et nous avoir rapporté ces témoignages si frais et si sincères, merci, pour leurs recherches de documents anciens et merci pour leur enthousiasme !

Jeanne Juguet/Cossard vit désormais à La Grigonnais et profite d'une retraite (elle-aussi) bien méritée après avoir créé, avec son mari, la charcuterie toujours dans les mains de sa famille.

Jean Lizé, le fils du facteur à bicyclette, cultive fruits et légumes à Nozay après une carrière d'enseignant comme Jeanne et Emilie Jarnoux !

Les sources :

Témoignage téléphonique de Renée Cossard en octobre 2020.

Témoignage écrit de Jean Lizé en novembre 2020.

Rédaction de l'article : Jean Lizé et Yvan Teffo



V
A
Y

ANNE-MARIE CHIRON

Dans toutes nos communes rurales, ont vécu, sans aucun doute, des dizaines de femmes dont nous pourrions « faire le portrait » : agricultrices au dur travail, mères de familles nombreuses ou épicières derrière leur petit comptoir ! Toutes auraient bien droit à l'éloge de leur vie ! Pour Vay, aujourd'hui, il a été choisi de faire celui de Anne-Marie, née Chiron.

Cette femme n'a pas marqué son temps par de grands exploits, mais plutôt par une vie simple, « régulière », consacrée entièrement à son village natal.

Anne-Marie est née le 26 février 1924, dans le bourg de Vay. Elle est la cadette de Léon, de trois ans son aîné. Son père, Léon, avait installé sa première menuiserie à la place de l'actuelle boulangerie. C'est là qu'Anne-Marie a vu le jour. Puis ses parents achètent un terrain route de Marsac où ils feront construire maison et atelier. Malheureusement, sa maman, Anne-Marie Leray, est malade et ne restera que 3 mois dans cette nouvelle demeure : elle va quitter prématurément les siens alors qu'Anne-Marie n'a que quatre ans. Avec son frère, ils seront accueillis par des oncle, tante et cousins à la Grigonnais. Malgré tout l'amour qu'ils y reçoivent, ces années resteront inscrites dans l'histoire de leur petite enfance. Mais en 1929, son papa se remarie avec Marie et une nouvelle famille peut se reconstruire, surtout avec l'arrivée de la petite sœur, Thérèse !

Dès son enfance, Anne-Marie s'est montrée être une élève douée et appliquée à l'école des sœurs qu'elle fréquentait. Aussi, dès douze ans, elle part pour Nantes, pensionnaire à l'institution Notre-Dame de Toutes Aides. Elle passera y son Brevet à 16 ans. Avec volonté et ne laissant jamais paraître sa peur de quitter les siens pendant de longs mois, entre deux vacances, elle va se forger un caractère de rigueur et de droiture.

Elle choisit donc le métier auquel la prédisposaient ses études : elle sera institutrice !

C'est donc à 16 ans, en 1940, en pleine guerre, qu'elle est devant ses premiers élèves, à Guémené-Penfao. Ils ne sont guère plus âgés qu'elle ! Elle y restera un an. L'année suivante, elle est envoyée à Guenrouët jusqu'en 1944. Là, elle loge chez les sœurs de « Saint-Gildas », avec toute la discipline qu'on imagine à l'époque ! Pour rejoindre son école ou revenir chez les siens, un seul moyen de locomotion : le vélo ! Elle a souvent raconté son angoisse lorsqu'elle pédalait dans la forêt du Gâvre ; ou encore, ce matin où elle dû traverser encore une fois le bourg du Coudray. En arrivant, elle constata que la gare n'existait plus, elle avait été bombardée la veille ! La nouvelle n'était pas encore connue à Vay !



Anne-Marie Chiron en 1948

Un silence pesant et des ombres furtives l'accompagnèrent lorsqu'Anne-Marie enjamba les amas de pierres, à côté de son vélo ! Autant d'épreuves qui sont restées gravées à jamais dans les mémoires et qui ont forgé les caractères !



V A Y

A la fin de l'année scolaire 1944, son père lui conseilla de ne pas retourner à Guenrouët, par peur de représailles. Les nominations n'étaient pas si complexes qu'aujourd'hui : en septembre, elle devint enseignante à l'école Saint-Yves, école de garçons, route de Plessé à Vay ! Et en 1945, elle rejoint l'école des filles, « dans le haut du bourg » !

Anne-Marie était passionnée par son métier, basé sur la transmission des connaissances et d'une « bonne » éducation, et dispensé avec une certaine rigueur (connue dans toutes les classes de l'époque). La pédagogie de ce temps n'entraîne pas dans les concepts d'aujourd'hui ! Aujourd'hui, il ne reste que quelques élèves d'Anne-Marie pour nous rappeler la « grande baguette de bambou » ou le « signal de buis » qui accompagnaient la lecture au tableau, mais qui déviait parfois jusque sur la tête de l'élève qui se prêtait à rêver !



Anne-Marie Chiron en 1970

Et en 1967, elle retrouva l'école Saint-Yves, mixte désormais et en devint la directrice jusqu'en 1982. Anne-Marie était novatrice dans son enseignement. Elle aimait innover, créer, mais toujours dans la discrétion. Ainsi par exemple, elle accueillit sans hésitation les premiers étudiants du tout nouveau Centre de Formation Pédagogique de Nantes en 1969. Les accompagner dans leur formation, proposant des méthodes nouvelles basées sur un savoir-faire qui avait fait ses preuves était une grande première pour l'époque : on n'ouvrait pas facilement les portes de notre classe dans nos campagnes !

Dans les années d'après-guerre, Anne-Marie prit toute sa place dans ce qui était « les temps forts » de la commune. Pas encore de Comité des Fêtes ou d'Inter-Société, mais un « Patronage » qui était la base des animations proposées.

Très vite, elle s'investit dans le théâtre paroissial. Avec la construction de la nouvelle salle, elle devint « metteur en scène », soutenue par Soeur Saint-Pierre ou M le Vicaire ! Avec les garçons d'abord (les jeunes filles n'avaient pas le droit de jouer au théâtre avec eux !), puis très vite, au début des années 50, elle « monta » les grandes pièces qui resteront longtemps dans les mémoires : acteurs de talents, décors réalistes, toiles de fond qu'on faisait venir d'Angers, par le train ou nouveaux « rhéostats » pour les premiers jeux de lumière... Tout était calculé pour offrir aux spectateurs des heures de rêves et de bonheur, dans le froid d'une salle sans chauffage ! Et pas question pour les comédiens de l'à-peu-près ou de déviations un peu osées ! Elle apportait là encore netteté, rigueur et créativité !

Il est encore d'autres domaines où Anne-Marie offrait son savoir-faire !

Lors des Fêtes-Dieu par exemple, ces célébrations religieuses de la fin du printemps, où les rues du bourg se paraient de couleurs multicolores et étaient embaumées par le parfum de toutes les fleurs des champs ramassées par les enfants des écoles. Anne-Marie excellait dans les créations éphémères de sciures teintées, et d'arabesques fleuries devant les reposoirs.

Que dire des kermesses à la fin du mois d'août ! C'était dans l'organisation du défilé qu'elle se distinguait surtout. Les chars étaient sa passion ! Celui du Carrefour était « pensé » dès le début de l'été. Trouver le sujet, concevoir confection et décoration : aidée des « petites mains » du quartier, c'était pour elle deux mois de travail, dans une minutie et une précision qui auraient pu paraître ridicules pour qui n'imaginait pas le final !



V
A
Y

Une réalisation qu'elle voulait parfaite ! En souhaitant que le jour de la fête, un orage ne s'invite pas et vienne détruire en quelques secondes l'investissement acharné de l'institutrice en vacances ! Elle était une des âmes de ce temps fort pour la paroisse et prodiguait volontiers ses conseils pour en garantir la réussite !

Char d'une kermesse



Puis vint l'âge de la retraite ! Elle qui avait toujours travaillé avec passion et volonté, ne pouvait se contenter d'un fauteuil et d'un bon livre ! Très vite, elle s'est investie dans l'animation de l'association du « Club des retraités » de 1992 à 2002. Après-midi jeux, avec les boules ou les cartes, les galettes de rois... mais on retiendra sans doute d'avantage son organisation pour les voyages ou les expositions des travaux de nos aînés.



Exposition du club des aînés

Tout était mené de main de maître !

Affiches, communiqués, réservations, contenus, présentations...c'était mesuré au cm !

Elle faisait preuve d'un grand respect pour chacun, ce qui contribua sans doute à créer cette belle harmonie qu'on retrouvait dans ce qu'elle entreprenait.

La rigueur qu'elle s'imposait comme celle qu'elle pouvait demander aux autres, sa culture entretenue par ses nombreux voyages de par le monde, sa détermination à la réussite lorsqu'elle proposait quelque chose, ont fait d'elle une personne sur qui on pouvait compter.

Anne-Marie a consacré sa vie « de femme célibataire » à offrir ce qu'elle connaissait aux enfants qu'elle n'a pas eu et à donner, à sa manière, un peu d'elle même dans les partages qu'elle a vécus !

Marie-France Fougère de « mémoires de Vay ».



Anne-Marie Chiron en 1995



L A G R I G O N N A I S

LA GRIGNONNAIS : MYSTERIEUSE INCONNUE

Après avoir enfilé mes bottes de sept lieues pour ratisser large et frappé à de nombreuses portes de la Grignonnais et alentours, je n'ai pu trouver cette femme hors du commun qui a pourtant bien dû exister au cours des siècles, car il est rare de ne pas posséder dans sa localité une femme qui ait marqué sa génération, au-delà d'une vie classique : infirmière dévouée pendant les dernières guerres, résistante courageuse, une bienfaitrice, une artiste, une sportive, une aventurière, qui sait ?

Eh bien, non, malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu mettre un nom sur l'inconnue de la Grignonnais !! Cependant, l'histoire a signé son passage comme partout et c'est à partir du 1^{er} janvier 1959, donc assez récemment, que cette commune rurale, alors hameau de Vay, a vu le jour officiellement. Cette autonomie aurait pu survenir plus vite car la Grignonnais s'articulait déjà autour de son église Saint-Victor, érigée 100 ans plus tôt par l'Abbé Mérel qui fera construire également le premier presbytère, l'ensemble proche de son propre cimetière. La Grignonnais devient commune à part entière en se détachant de Vay sous l'impulsion d'Auguste Pasgrimaud qui devient son 1^{er} maire.

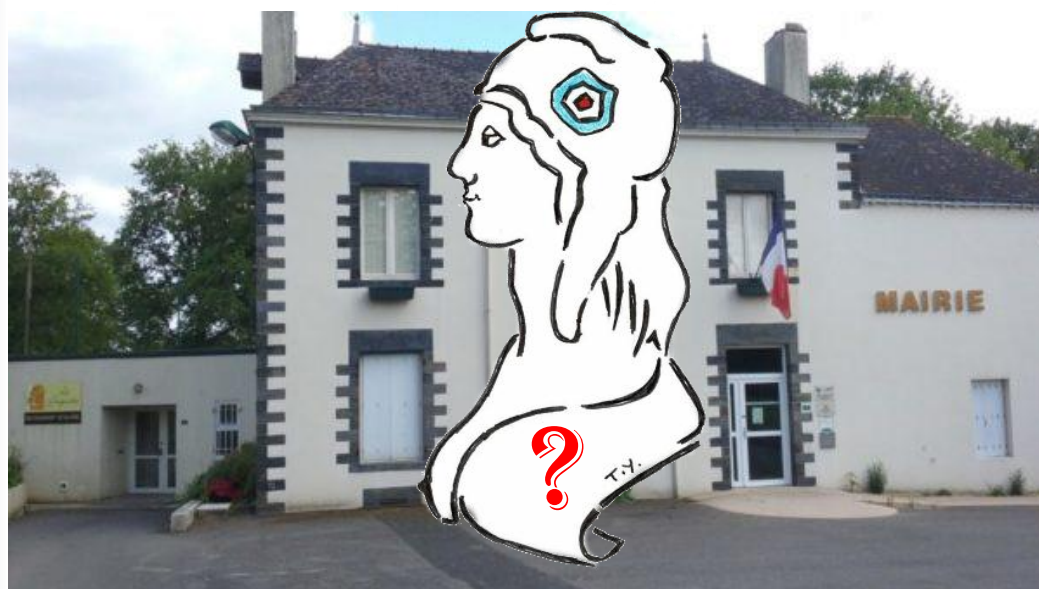


Place de l'église en 1920



Place de l'église actuelle

Revenons à notre célébrité... Curieusement à la mairie, il n'y a pas de statue de Marianne, symbole de la République, ce qui n'est pas courant mais non obligatoire. Autre femme absente ! Le Maire actuel, Gwenaél Crahès (entouré de 3 adjoints et 15 conseillers) envisage la mise en place d'une Marianne à la mairie, projet pour 2021.





L A G R I G O N N A I S

Situé à 4 kms au sud-est de Vay, ce territoire grignonaisien de 21.2 km² totalise 1 698 habitants dont 51.6 % de femmes et comprend 99 entreprises, 2 écoles, 32 associations, un bureau de poste... Et malgré tout, on y joue « l'Arlésienne » !!

Notre célébrité s'évapore, elle reste invisible dans le passé comme le présent. Quelques figures apparaissent timidement dans les archives communales.

Nous citerons Anna Frot (née Chiron), épicière bien connue dans le bourg (décédée) qui donna un terrain pour réaliser des jardins potagers afin de subvenir aux besoins des plus nécessiteux. Baptisés « Jardin d'Anna », cette action se poursuit toujours aujourd'hui.



La route de l'Océan en 1920.



La route de l'Océan actuelle

Notons Henriette Briand, née en 1866, institutrice à la Grignonais pendant 30 ans qui apporta une aide précieuse à la mairie au cours de la guerre 14-18.

Nous ne pouvons omettre Marianne Bellaud, première dame Maire de la Grignonais qui effectua un mandat. Une seconde, Monique Jamin, fut Maire de la guerre de 2014 à 2020.

Une institutrice, Melle Derouet ouvrit une école derrière l'église, au 5 place du chanoine Thomas. Les élèves filles, peu nombreuses, suivaient les cours dans une petite salle à gauche en entrant dans la maison. Une autre école était destinée aux garçons. Ces deux écoles devinrent communales en 1872 pour les garçons et en 1875 pour les filles.

En remontant le temps, signalons Anne Mérel, dame de Bedodu, veuve de François Du Fresche, propriétaire en 1686 d'un manoir, très modifié par la suite et qui devint une ferme. Parenthèse masculine sur cette famille, Jean-Marie Mérel fut missionnaire en Chine, Evêque en 1901, Archevêque de Malacca (Malaisie) en 1921.

Revenons à notre gente féminine dont 90% était illettrée au 17^{ème} siècle, entièrement soumise aux hommes, d'abord leur père puis leur époux. Il en est de même au 18^{ème} siècle, voire jusqu'après la 1^{ère} Guerre Mondiale. Comment sortir de l'anonymat à cette époque, surtout dans les localités rurales ? C'est peut-être ce qui explique le manque d'information au féminin.

Mais ne désespérons pas de dénicher quelque part à la Grignonais une perle rare, enfouie dans les jardins secrets de l'Histoire mais qui, la chance aidant, fera surface... Je lance un appel à tous les Grignonaisiens et Grignonaisiennes qui aurait une idée pour faire ressortir cette mystérieuse inconnue de leur commune, à travers les âges, passé ou présent. S'adresser à l'Asphan de Nozay. Nous vous en remercions.



L A G R I G O N N A I S

A PROPOS DE MARIANNE

Buste de femme sculptée, Marianne arrive dans les mairies vers 1877 pour remplacer celui de Napoléon III. Symbole des valeurs de la République française « Liberté, égalité, fraternité », elle est coiffée d'un bonnet phrygien. Icône de la démocratie, Marianne témoigne du triomphe républicain.

Marie et Anne sont deux prénoms très répons au XVIIIème siècle. Ils furent choisis comme symbole dans une France très catholique (Marie, prénom de la Vierge, et Anne celui de sa mère).

Pourtant, une femme à bonnet phrygien, allégorie de la liberté, apparaît dès l'Antiquité romaine (204 ans avant JC), coiffure du dieu perse Mithra et du dieu Atys.

Sous la IIIème République, les statues de Marianne se multiplient dans les mairies : Tantôt représentant un caractère sage, sans bonnet phrygien, jugé trop séditionnaire, remplacé par une couronne ou diadème, souhaitant s'apparenter à une République modérée, tantôt affichant un caractère révolutionnaire, plus fort et plus partisan.

Depuis le XXème siècle, Marianne se veut épurée, certes elle possède un bonnet phrygien mais on lui a retiré tous ses attributs guerriers. La Marianne du sculpteur George Saupique trôna officiellement sous la IV -ème République.

Aujourd'hui, ce sont des visages de personnalités célèbres qui façonnent le visage de Marianne : Brigitte Bardot en 1970 (sculpteur Alain Aslan), Michèle Morgan en 1972 (sculpteur Bernard Potel), Mireille Mathieu en 1978 (sculpteur Alain Aslan), Catherine Deneuve en 1985 (sculptrice Marielle Polska), Inès de la Fressange en 1989(sculpteur Mark Stuart), Laëtitia Casta en 2000 (sculptrice Marie-Paule Deville-Chabrolle) , Evelyne Thomas en 2003 (sculpteur Daniel Druet).

Monique Guillet



Les « Marianne » de la collection du sénat

MAIRES DE LA GRIGNONNAIS MANDATS

De 1959 à 1977 : Auguste PASGRIMAUD
De 1977 à 1995 : Alain CHIRON
De 1995 à 2001 : Marie-Anne BELLAUD
De 2001 à 2014 : François FAVRY
De 2014 à 2020 : Monique JAMIN
Depuis 2020 : Gwenaël CRAHES



N
O
Z
A
Y

JANE MIGNERAT

ÉT LA MUSIQUE VINT DU LARGE !

Que ce fut à Saint Nazaire où à Nozay, Jane Mignerat œuvra au-delà des clivages de la société de notre région et cela jusque dans les années 1970.

A Saint Nazaire, elle accompagnait les mariages religieux à l'orgue de l'église Saint Gohard tout comme elle animait les soirées de gala de l'Harmonie des Chantiers de Penhoët ! A Nozay, elle sut réunir, dans ses opérettes et ses auditions, de jeunes artistes amateurs venus des rangs de la société lyrique de la Fauvette ou du patronage Saint-Joseph et des communes voisines.

Sa présence fut pour la jeunesse du bourg de Nozay mais aussi de tout notre territoire, le catalyseur qui a permis d'accéder à un enseignement musical de grande qualité.

Le déménagement

Saint-Nazaire, année 1942, les sirènes de la défense passive n'arrêtent pas de hurler ! Mars, novembre, les mois se succèdent et les cieux, au-dessus du port, sont des champs de bataille où s'affrontent les lourds bombardiers B17 et B24 de l'armée américaine et l'aviation allemande ! En dessous, les civils paient un lourd tribut, des centaines de nazairiens sont tués ! Il faut fuir, au plus vite, à l'intérieur des terres, loin d'ici !

En ce petit matin de cette fin d'année 1942, Jane Mignerat, Angèle Mansier, Marie la bonne et Capy leur petit chien roux,

attendent au pied des cartons et des baluchons. Marie Lumeau, leur amie nozéenne, a tout organisé ! Elle a trouvé un petit appartement, « sous le porche », dans la rue de la Ferrière et elle envoie son frère, Eugène, le marchand de bière et de charbon, à leur rencontre avec son camion de livraison.

Ce déménagement, c'est peu de choses car seul l'essentiel doit être emmené et l'essentiel pour Jane, c'est son piano, un beau piano crapaud Pleyel.

Et lorsqu' Eugène voit le piano, sa cigarette lui tombe du bec ! Bigre, dit-il, en louchant sur le piano ... à queue, ça ne va pas être facile ! Et c'est vrai que ce n'est pas le plus discret des instruments de musique mais voilà pour Jane Mignerat, c'est toute sa vie !

Elle a alors 53 ans et trente ans de carrière nazairienne derrière elle ! Peut-elle imaginer, ce jour-là, qu'elle va vivre encore 30 ans de passion musicale à Nozay !

La période nazairienne

Jane Mignerat est née en 1888 à Saint Nazaire. En réalité, elle se prénomme Anne-Jeanne. Devenue jeune fille, elle se fait appeler Jane. Elle est la fille unique de Justin Mignerat, employé à la C.G.T. (Compagnie Générale Transatlantique) et de Jeanne Rochette, tailleuse lors de son mariage. En 1921 (à 33 ans), elle habite toujours chez sa mère. Son père est décédé en 1919. Elle est alors dactylo à la C.G.T. En 1922, sa mère meure et Jane se rapproche de la famille Mansier. Jean, le père, est le beau-frère de François Chateau, l'oncle maternel de Jane. Elle est très liée avec Angèle la fille de la maison et le restera jusqu'à la mort de celle-ci, vers 1960. Difficile de savoir quand Jane a appris le piano. C'est en 1926, qu'elle apprend l'orgue au conservatoire de musique de Nantes. Elle est l'élève du chanoine Marcel Courtonne, titulaire de la maîtrise des orgues de la cathédrale de Nantes.

Par la suite, elle devient professeur de musique à Saint Nazaire.



Bombardement de la ville de St Nazaire en,1942.
@ [httpsdeuxiemeguerremondia.forumactif.com](https://deuxiemeguerremondia.forumactif.com)



N O Z A Y

Très vite, l'excellence de son enseignement musical est unanimement reconnue. Elle allie autorité et proximité en créant une ambiance très intime autour de ses élèves. Elle dirige et conseille l'un des plus importants groupes de musique de la ville. A partir de 1930, chaque année, elle organise les auditions de ses élèves dans le salon du Grand Hôtel de Saint-Nazaire où assiste une foule nombreuse. Elle est l'une des fondatrices de l'association orphéonique et symphonique de Saint Nazaire. Elle forme de nombreux musiciens et chanteurs dont Jane Le Maquenèse, soprano renommée. Elle accompagne, assise à son piano ou à l'orgue, pendant des années, un nombre considérable de mariages religieux, de fêtes d'associations, de concerts tels ceux de l'Harmonie du Chantier naval de Penhoët ou l'harmonie de la lyre de Pornichet en 1935.

La période nozéenne

L'amie discrète :

Jane Mignerat ne vient pas seule à Nozay. Elle est accompagnée par Angèle Mansier. Celle-ci travaille à la division locale des Ponts et Chaussées, logée à la Grustière. L'ingénieur de la division nozéenne est monsieur Bretaud qui habite sur place. Angèle Mansier est une personne discrète qui ne participe pas à l'activité musicale. C'est elle qui fait construire, la maison de tuiles rouges derrière la mairie et cela avec les dédommagements » qui lui sont attribués après la destruction de sa maison à Saint Nazaire pendant la guerre. Elle décède au début des années 1960.

Les cours de musique :

Dès son arrivée à Nozay, Jane Mignerat redonne des cours de chant et de piano, aux jeunes gens de Nozay et des environs mais principalement à des élèves du bourg de Nozay. Ses premières élèves sont Suzanne et Simone, les filles d'Eugène Lumeau, le marchand de bière et de charbon qui a fait le déménagement de Saint-Nazaire vers Nozay. C'est chose facile, car le piano...à queue est dans la chambre à coucher de leurs parents ! Par la suite, au gré des déménagements successifs, les cours se feront dans d'autres lieux du bourg jusqu' à la construction (vers 1950) de la maison aux tuiles rouges de la rue Clémenceau. Plusieurs dizaines de jeunes ont suivi ses cours et cela sur deux générations.



Jane Mignerat au piano, accompagnée d'une de ses élèves, Cécilia Norick

Certains élèves, vers 1970, sont les enfants des jeunes gens des premiers cours !

Les opérettes :

C'est en 1952, qu'apparaît le premier spectacle musical où se mettent en scène les élèves de Jane Mignerat. Les opérettes sont nées et vont durer plusieurs années. Cela devient un événement fort à Nozay. Se déroulant dans la salle des fêtes « sous » la mairie, le spectacle est rejoué plusieurs fois et la salle est comble à chaque séance. La préparation demande la participation de nombreux bénévoles : Guy Seiller et Robert Pédron(fils) fabriquent les décors, madame Janot, la chapelière crée des dizaines de costumes et de chapeaux.



« Les opérettes »

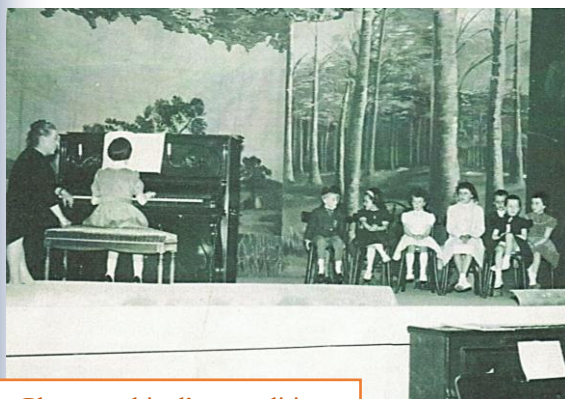
Le jour même, Jane Mignerat (dans la fosse d'orchestre) et des amis musiciens venus du théâtre Graslin de Nantes, accompagnent au son du piano, des violons et des violoncelles, la chorégraphie réalisée par Jane Mignerat elle-même. Souvent, son amie, la cantatrice Yvette Houis, vient chanter des chants d'opérettes.

Quelques œuvres restent en mémoire comme les « Petites Michus » en 1952, les « cloches de Corneville » en 1956 ou le « pays du sourire » en 1958.

Les répétitions, en amont de ces spectacles, permettent aux jeunes acteurs de se retrouver dans le bourg où, quand le temps s'y prête, d'aller jusqu'au bois de la Croix-Merhand. C'est ainsi que de nombreux couples se sont formés !



« Les opérettes »



Photographie d'une audition

La reprise des auditions :

Très tôt, Jane Mignerat reprend, comme à Saint-Nazaire les auditions de ses élèves nozéens.

Ces auditions marquent la fin d'année de son enseignement, vers fin mai ou en juin. Se déroulant d'abord, pendant plusieurs années dans la salle Ferrand, rue de l'église, ces auditions se poursuivent, jusqu'en 1965, dans la salle des fêtes, au rez-de-chaussée de la mairie. Environ cinquante élèves et leurs familles participent à cet événement.

La « prof » de musique :

Dans les années soixante, elle est la professeure de musique du collège public de Nozay. Faute de salle adéquate dans l'établissement, les cours sont donnés dans la salle des fêtes, au rez-de-chaussée de la mairie. Les élèves s'y rendent à pied et s'asseyent aux premiers rangs de la salle. Jane Mignerat reste sur scène et dirige les cours, la baguette de chef d'orchestre à la main !

Ce ne sont pas de très bonnes conditions d'écoute, et avec le temps, son oreille est devenue paresseuse ! Les cours sont joyeux, sûrement pas très productifs pour beaucoup. C'est une belle récréation, se terminant par un immanquable « à la bonne heure » !

Pour l'excellence de son enseignement, Jane Mignerat fut élevée au rang de chevalier de l'ordre des Palmes Académiques.



Programme d'une opérette

La chaîne des amitiés musicales :

Au cours de sa longue carrière musicale, Jane Mignerat fait de belles rencontres et garde de belles et solides amitiés musicales :

- Marcel Courtonne :

Le chanoine Courtonne est le titulaire de la maîtrise des orgues de la cathédrale Saint Pierre de Nantes de 1922 à 1954, date de sa mort. Il crée l'école musicale nantaise César Franck et on lui doit des ouvrages sur la musique et des œuvres de musique sacrée.

C'est vers 1926, que Marcel Courtonne devient le professeur de Jane Mignerat, lors de la formation de celle-ci à l'orgue auprès du Conservatoire de Nantes.

Par la suite, ils restent très proches et l'abbé Courtonne assiste régulièrement aux auditions annuelles des élèves de Mlle Mignerat à Saint Nazaire et viendra à Nozay, jusqu'à sa mort en 1954.



N O Z A Y

- Jean Cadayé :

Né en 1890, formé au conservatoire de Toulouse, il commence une riche carrière à l'opéra-comique qu'il abandonne, pour devenir, avec sa femme, propriétaires de la maison Bellier, magasin de mode de Saint Nazaire. Avec Jane Mignerat et d'autres, il crée l'association orphéonique et symphonique de St Nazaire. En 1934, il prend la direction de la scène du Capitole à Toulouse.

- Le théâtre Graslin :

Jane Mignerat est entre 1950 et 1960, très liée avec ce grand théâtre nantais : Son directeur vient de Nantes voir les opérettes et des amis violonistes et violoncellistes de ce même théâtre renforcent l'accompagnement musical des opérettes.

Que reste-t-il de l'enseignement musical de Jane Mignerat, en 2020, à Nozay ?

Une des salles du rez-de-chaussée de la mairie porte, depuis 2013, le nom d'espace Jane Mignerat. Cette salle correspond à la scène de l'ancienne salle de spectacle. C'est sur cette même scène qu'elle donnait, à la fin de sa vie, ses cours de musique aux collégiens.

Plusieurs artistes et musiciens toujours actifs sont passés entre ses mains. Les organistes, qui se succèdent depuis des dizaines d'années à l'église saint Pierre de Nozay, ont été formés (au piano) par Jane Mignerat. André Baguet, qui a arrêté d'exercer en 2018, eut sa première approche musicale il y a 77 ans, à deux pas de chez lui !



Salle de la mairie, « Espace Jane Mignerat »



Photographie des différents musiciens et chanteurs lors de l'inauguration en 2013.

De très nombreux musiciens ou chanteurs actuels, qu'ils soient professionnels ou amateurs, ont été formés par Jane Mignerat dont :

Jacqueline Lapeyronnie/Grimaud, Claude Charriau, Cécilia Norisk, Jacques Seiller, Loïc Gauthier, Guy Martin père et fils, Jeannette Mustière/Bourdaud et les 4 sœurs Lebreton.

Tous ces artistes ont fait, ensuite, le bonheur des troupes de théâtre ou musicales du territoire.

Les sources :

Témoignages :

Simone Lumeau/Aubrée, Janette Mustière/Bourdaud, d'Annick Mustière/Cadudal, de Loïc Gauthier, d'André Baguet.

Recherches de Loïc Gauthier pour l'inauguration de l'espace Mignerat en 2013.

Les sites Internet :

Site Michelcmahé/souvenirs : Jean Cadayé, Harmonie du Chantier de Penhoët et Harmonie Moreau

Site Data.bnfr : Marcel Courtonne

Site Musique sacrée de Nantes : Musique sacrée à la cathédrale de Nantes

Site internet de l'Asphan et témoignage de Jacqueline Canal

Site du journal Ouest-France : André Baguet/organiste/2018

François Aubrée (recherches sur la période nazairienne)

L'iconographie :

Photos de Janette Bourdaud, Simone Aubrée, Loïc Gauthier et mairie de Nozay.

Recherches et rédaction : Janette Bourdaud, Loïc Gauthier, Yan Teffo

URANIE :

L'ESCLAVE AFFRANCHIE DE L'ÎLE BOURBON DANS LE PAYS NOZÉEN

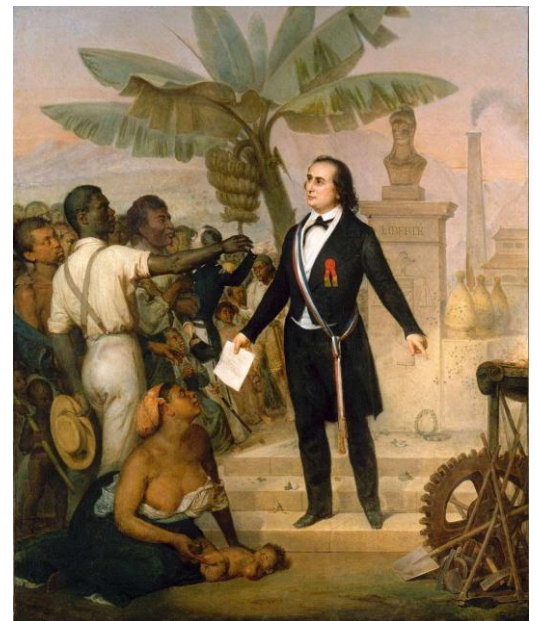
Uranie fait partie de ces nombreuses femmes qui n'ont laissé que des traces furtives dans l'histoire. « Femme de couleur », d'abord esclave pendant une vingtaine d'années, puis « libre » le reste de sa vie, la difficulté qu'ont les secrétaires de l'état-civil à la nommer avec précision prouve qu'elle fait partie des sans-nom de l'histoire. Pourtant, le récit de sa vie, depuis les rives de l'Océan Indien jusqu'au cœur de l'Ouest intérieur, est riche et vaut bien qu'on s'arrête sur son destin hors du commun. Uranie mérite amplement sa place dans ce numéro spécial qui souhaite rendre hommage et visibles quelques femmes du pays nozéen. J'ai fait sa connaissance au hasard de mes recherches. Voici son histoire...

La rencontre d'un Abbarois et d'une esclave dans l'océan Indien :

Uranie naît sur les rives de l'océan Indien. Son prénom lui a été attribué par son maître et vient de la mythologie grecque, comme beaucoup de « gens de couleur » de l'époque, « Ouranos » personnifiant « le Ciel ». Son acte d'affranchissement est daté du 8 juillet 1811, à St-Denis sur l'île Bourbon, et précise son statut social de « créole », mais non sa profession. Elle est la mère d'une petite Juliette née esclave vers 1806. Les deux femmes sont « déclarées libres et comme telles, habilité à jouir de tous les droits, prérogatives et privilèges accordés aux gens nés de conditions libres ».

Son maître, Louis Fidèle MARION est né à Abbaretz en 1780, fils de Michel MARION, notaire et procureur du lieu, qui sera le premier magistrat de la commune de la jeune République, en 1792. Son deuxième prénom est choisi par rapport à son parrain et cousin originaire de Saffré, le capitaine de vaisseau Jean François Fidèle RIPAUD DE COUETOU (1755-1814). A 25 ans, ce jeune officier de marine a déjà écumé l'océan Atlantique et l'océan Indien. Revenu de Port-Louis (île de France), il est de passage dans la région nantaise en 1780 et 1781 et assiste au mariage de sa sœur et au baptême de son filleul Louis MARION.

Ce parrain influence sûrement le jeune Louis quand il décide de venir s'installer à l'île Bourbon dans les années 1810.



Uranie, elle, a été affranchie 20 ans

Sur place, son frère aîné Benjamin (1769-1832), a déjà posé ses valises dans l'île dans les années 1780. Ils habitent St-Denis : son frère est capitaine de la marine marchande, lui est marchand et maître d'URANIE.

L'ancien maître et la nouvelle femme libre deviennent très proches. Uranie devient la « maîtresse » de Louis. Deux filles « naturelles » vont naître de leur idylle : Elise le 11 janvier 1813 et Estelle le 15 décembre 1816.

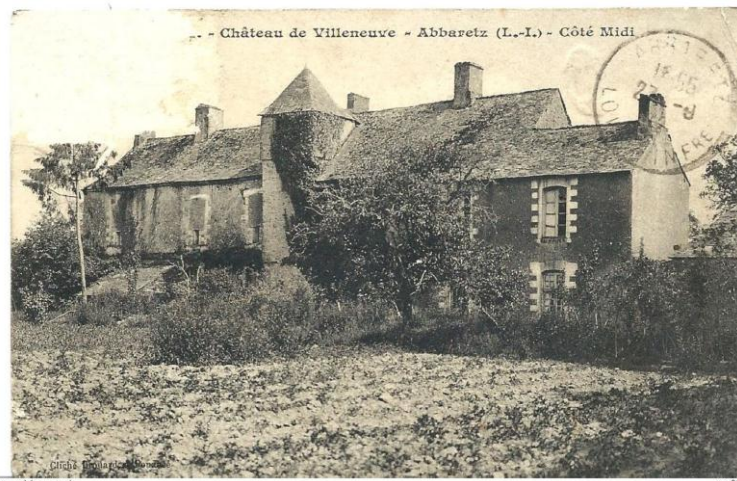
Il les reconnaîtra lors de son mariage avec Uranie en 1831 à Abbaretz. La petite famille réside certainement près du port, ainsi que la demi-sœur Juliette, née de la relation précédente d'Uranie. Cette dernière décède le 16 février 1824 à bord du brick de commerce Le Courrier de Nantes, qui fait la liaison maritime Nantes-Bourbon, les cales chargées de « l'or blanc ». Elle meurt étouffée par une inflammation de scorbut, la « peste des mers ».

Ce retour à Nantes constitue un tournant dans l'histoire d'Uranie car un drame se prépare.

L'arrivée d'Uranie à Abbaretz au printemps 1824 :

Louis décide de ramener sa « maîtresse » créole et ses deux « demoiselles » de 11 et 8 ans dans le pays nantais après une vingtaine d'années passé dans l'océan Indien. La famille s'installe dans le « château » de Villeneuve entre Abbaretz et l'ancienne forêt du prince de CONDE.

Il s'agit d'une ancienne maison noble d'Abbaretz. Avant la Révolution, ce domaine est aux mains des DE BERTHOU, chevaliers et seigneurs de Villeneuve, puis passe par alliance aux DU MATZ. L'héritier Pierre François DU MATZ (1744-94) ayant émigré à Londres où il décède, le château est vendu comme bien national. Les premiers acquéreurs sont les BOUTARD DE LA BARRE, grande famille patriote, alliée aux HEUREUX de Nozay.



Ancienne carte postale du château de Villeneuve d'Abbaretz

Louis devient rapidement conseiller municipal d'Abbaretz. Mais certaines familles conservatrices et catholiques d'Abbaretz perçoivent d'un mauvais œil l'arrivée de ce couple mixte. Ce libertinage choque le recteur du lieu Pierre RICHARD, qui a refusé à Louis d'être parrain et l'obsède sans cesse pour le faire marier à l'église. Finalement, Uranie et Louis se marient le 10 juillet 1831 à Abbaretz. Il a 50 ans, son épouse se fait appeler Uranie « CREOLLE ». Ils reconnaissent l'existence de leurs deux filles « naturelles » nées à St-Denis, les demoiselles Marie Elise et Marie Estelle, qui deviennent des MARION.

Le contexte local de la petite chouannerie est essentiel pour comprendre la suite des événements :

Les années 1830 sont marquées par une résurgence des actions de rébellion et de contestation dans tout l'Ouest intérieur. La duchesse de BERRY (1798-1870) tente de soulever l'Ouest en juin 1832, la mobilisation est plus forte et la tension monte d'un cran. L'état de siège est même déclaré dans les départements de Loire-Inférieure, de Vendée, du Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres et dans trois arrondissements mayennais. La maréchaussée multiplie perquisitions, arrestations et échauffourées sanglantes avec des chouans souvent réduits au brigandage.

Deux membres de la bande de chouans de TERRIEN « Cœur-de-Lion », auteurs de plusieurs assassinats et incendies, sont jugés en décembre 1833 et condamnés à mort. Leur exécution est fixée au 30 janvier 1834 sur la place de la Motte à Châteaubriant. Dès le samedi 26 janvier 1834, « l'instrument de supplice » est déplacé de Nantes à Châteaubriant, escorté par une compagnie d'infanterie. Ils sont exécutés le mercredi suivant, jour de marché, à 11 heures. En 1847, deux célèbres « touristes » Gustave FLAUBERT et Maxime DU CAMP, de passage sur les terres de l'abbaye de La Meilleraye toute proche, confirment ce climat d'insécurité quand ils disent : « Notre conducteur, Normand de Domfront, déteste les Chouans. En 1831, il ne nous aurait pas conduits par-là pour 100 000 frs¹ ».

C'est dire les tensions qui règnent dans le petit pays nozéen quand les MARION s'installent à Villeneuve, dans des terres où le légitimisme a ses adeptes, où le souvenir de la contre-Révolution est encore très présent, et où les plaies ouvertes entre « patriotes » et « aristocrates », ou entre « bleus » et « blancs », ne sont pas refermées.

¹Gustave FLAUBERT,
Par les champs et les grèves. Voyage en Bretagne, 1886.

Les chouans « enlèvent » le mari d'Uranie dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 mars 1834 :

D'après le journal L'Ami de la charte, journal patriote de l'Ouest, Louis MARION, la victime et époux d'Uranie, est connu pour ses idées avancées. Il habite sa terre de Villeneuve, avec sa femme et ses deux demoiselles : Elise 21 ans et Estelle 17 ans. Dans la nuit du samedi 1er au dimanche 2 mars 1834, douze brigands armés se présentent et demandent à entrer. Louis refuse d'ouvrir, mais les brigands, entendant sa voix, tirent du côté de la cuisine quatre coups de feu. Il tombe mort atteint d'une balle au bras et une autre au cœur. Cinq hommes armés forcent alors la porte du salon et cherchent Mme MARION et ses deux filles cachées dans un grenier. Ils les trouvent et les font descendre dans la cuisine. Ils réclament 400 frs à la veuve. Sa fille Elise arrache la clé du bureau de son père et ramène 400 frs. L'autre fille Estelle parvient à sortir mais est rattrapée dans le jardin par les sentinelles. Les brigands les poussent à embrasser le cadavre du père puis leur donnent des baisers. Un coup de sifflet se fait alors entendre et les brigands décampent avec l'argent. Toutes les troupes de Châteaubriant (gardes nationales) sont à leur recherche.

Les obsèques ont lieu rapidement, dès le lundi 3 mars. Louis est inhumé dans le cimetière d'Abbaretz. La veuve et ses deux filles se retirent à Nozay où beaucoup d'autres habitants des campagnes se sont également réfugiés. Nous apprenons qu'elle n'a pas beaucoup de soutien sur place. On croirait replonger 40 ans en arrière, quand les brigands menaçaient le curé constitutionnel Louis HARDY, les familles du juge BOUTARD et du procureur BOUVAIS DE LA FLEURIAIE. Nozay sert alors de refuge aux patriotes. Les brigands sont arrêtés par la maréchaussée et leur procès s'ouvre en septembre 1834 à la cour d'assises de Châteaubriant. Ils sont déclarés coupables d'attentat contre la sûreté intérieure de l'Etat, en portant les citoyens à s'armer les uns contre les autres. Un seul brigand est condamné à mort et exécuté le 31 décembre 1834 sur la place Viarme à Nantes. Est-ce qu'Uranie et ses filles sont présentes ? Nul ne le sait. Les troubles de la « petite chouannerie » ne s'apaiseront vraiment qu'à partir de 1837.

La nouvelle vie d'Uranie après le drame de 1834 :

Un mois après le « crime de Villeneuve », la veuve marie sa première « demoiselle » Elise. Le mariage était sans doute prévu avant le drame. Elle épouse Yves PLESSIX dès avril 1834 à Abbaretz, un médecin de 26 ans, demeurant au bourg de Puceul.

La sœur cadette d'Elise suit les traces de sa sœur dès l'année suivante. Elle épouse le juge de paix Prosper LEROUX², fils d'un ancien maire de Nozay sous la Restauration, en avril 1835 à Nozay. Le couple s'installe à la Grustièrre. En 1836, il est rejoint par Uranie qui ne peut et ne veut plus habiter à Villeneuve.

Rapidement suivent cinq petits-enfants en cinq ans : deux petites-filles du côté de Puceul, Elise et Constance PLESSIX, nées en 1835 et en 1838, et du côté de la Grustièrre Prosper en 1837, Jules en 1839 et Estelle LEROUX en 1841. La grand-mère Uranie les voit grandir et les accueille certainement dans sa maison du bourg. Elle habite alors la rue St-Nicolas avec une domestique. Elle se fait appeler « Uranie veuve MARION ».



Ancienne carte postale du château de la Grustièrre.

En 1851, elle est recensée rue du Château sous le nom de « CHAMVERT », propriétaire de 68 ans, vivant avec sa fille Estelle, propriétaire et veuve de 34 ans. Son gendre Prosper LEROUX est en effet décédé à Moisdon en 1847, à l'âge de 41 ans.

²A ne pas confondre avec son homonyme originaire de Puceul, 20 ans plus jeune, notaire à Ancenis et père d'un autre Prosper LEROUX (1858-1931), futur conseiller général, propriétaire de la Chesnaie, et dont une rue de Nozay porte aujourd'hui le nom.



Cimetière de Puceul

De plus en plus seule, elle est recueillie par son autre fille Elise, épouse PLESSIX, qui habite le bourg de Puceul. C'est dans cette localité discrète que, le 25 octobre 1854, notre rentière créole de 70 ans décède dans l'indifférence générale, le secrétaire de l'état-civil étant incapable d'indiquer l'identité de ses parents. Elle est inhumée à Puceul le lendemain, à environ 7 km de son défunt mari. Elle aura survécu 20 ans à la mort de son mari Louis, sans s'être remariée.

Quels souvenirs, Uranie a-t-elle laissés dans les différentes mémoires ?

Que reste-t-il d'Uranie au XXI^{ème} siècle ? Quel souvenir a-t-elle laissé à La Réunion, à Abbaretz, à Puceul, à Nozay ? Elle a vécu ses quarante premières années sur l'île Bourbon, puis onze ans à Abbaretz et dix-huit ans à Nozay-Puceul. Dans l'océan Indien, Uranie appartient à la mémoire collective de l'esclavage, entretenu par le musée de Villèle de La Réunion. Son nom n'est pas gravé sur une plaque commémorative. Mais elle survit au sein de la mémoire familiale des MARION toujours présents sur « la petite France de l'océan Indien ». Le président actuel du cercle généalogique de Bourbon/La Réunion, Guy MARION, est apparenté. Il est le descendant de Julien MARION, neveu de Louis, qui avait rejoint son autre oncle Benjamin, à l'île Bourbon.

En France métropolitaine, le souvenir d'Uranie s'est évanoui dans les landes nozéennes. Qui sait que le corps d'une ancienne esclave de La Réunion repose dans le cimetière de Puceul ? Son souvenir s'éloigne encore après les décès des « demoiselles » MARION. La plus jeune d'entre elle, Estelle, épouse LEROUX, veuve à 31 ans, vivait, nous l'avons vu, avec sa mère Uranie à Nozay en 1851. Rentière, elle réside toujours rue du Château en 1856, puis rue St-Nicolas entre 1861 et 1881. Elle déménage à Riaillé d'où est originaire son gendre Louis Frédéric HAMEL, entre 1881 et 1886, et cohabite avec sa fille Adeline LEROUX, veuve HAMEL, receveuse des postes. Elle décède dans le bourg de Riaillé le 26 juin 1893, à l'âge de 76 ans.

La sœur aînée Elise survivra une décennie à sa sœur cadette. Elle réside dans la maison de son époux le docteur PLESSIX sise dans le bourg de Puceul jusqu'au décès de ce dernier, survenu en septembre 1864. Elle habite encore cette maison en 1866 avec sa fille Elise, puis part habiter à Nantes. Lors de son décès en novembre 1902, à 89 ans, elle réside rue de la Juiverie. Les deux générations réunionnaises (Uranie et ses filles) viennent de s'éteindre.

Seule la petite-fille Constance PLESSIX (1838-1911) entretient quelque peu sa mémoire puisque son second prénom est « Uranie », mais elle part vivre à Nantes. A Nozay, Abbaretz et Puceul, la présence d'Uranie aura duré 29 ans mais ne laisse aucune trace mémorielle. Le prénom « Uranie » n'est donné à aucun autre enfant des lieux.

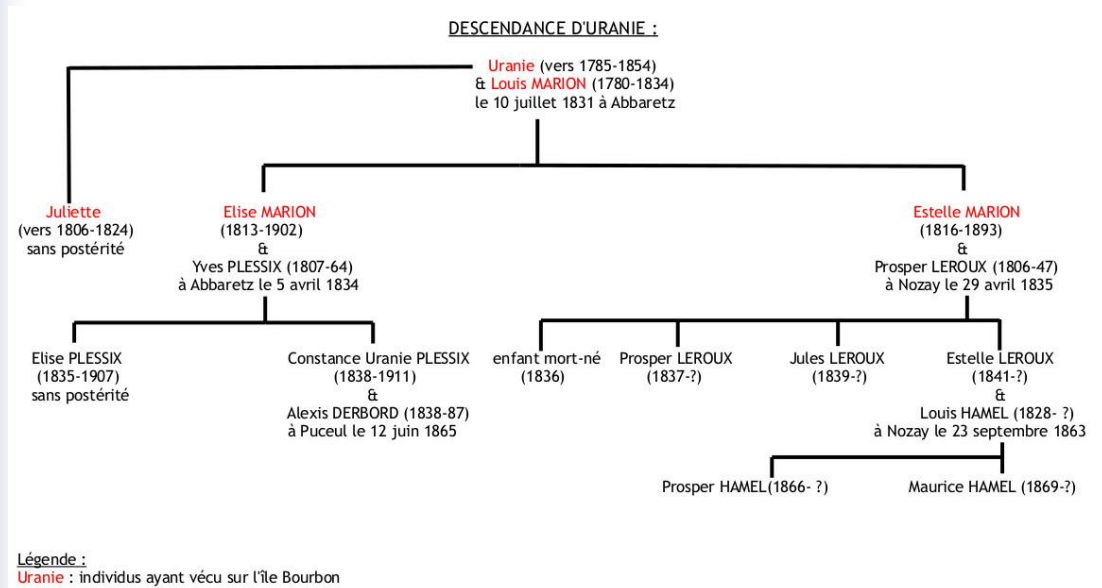
Un petit tour dans l'atelier de l'historien :

Les traces furtives d'Uranie dans les archives :

Née créole à St-Denis sur l'île Bourbon (?), vers 1783-86 (?), fille de (?). Elle est affranchie le 8 juillet 1811 par le sieur MARION. Elle a alors 25 ans. Elle habite au « château » de Villeneuve en Abbaretz en 1834, à la Grustièrre en 1836 avec sa fille Estelle et son gendre Prosper LEROUX, après l'assassinat de son mari en mars 1834. Elle habite rue St-Nicolas à Nozay avec une domestique en 1846, rue du Château à Nozay en 1851 avec sa fille Estelle. Elle décède le 25 octobre 1854 en la demeure de son gendre M PLESSIX, à Puceul, rentière de 70 ans, veuve de Louis MARION.

L'identité un peu floue d'Uranie :

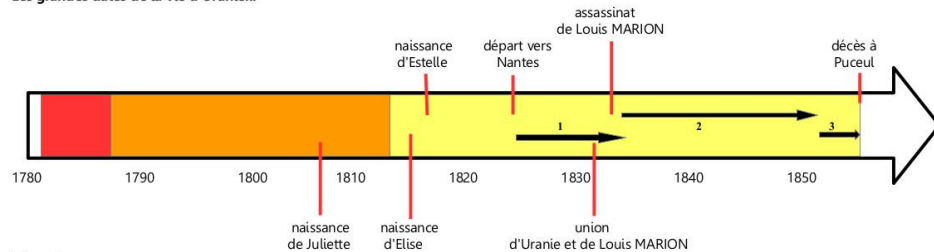
Née « Uranie », esclave, elle devient « Duranie » sur l'acte de naissance de sa fille naturelle Elise en 1813. Pour son mariage avec Louis MARION en juillet 1831, l'officier d'état-civil d'Abbaretz la renomme « CREOLLE ». Dans les recensements quinquennaux de 1836, 1841 et 1846, elle est Uranie « veuve MARION ». Dans le recensement de 1851 et son acte de décès post-abolition de l'esclavage, elle est Uranie « CHAMPVERT ». Enfin, pour semer encore plus le doute, l'acte de décès de sa fille Estelle, daté du 26 juin 1893 à Riaillé, indique « fille des feus Louis MARION et d'Uranie VOIREAU » ... Preuve en est que même ses descendants ont oublié ses origines.



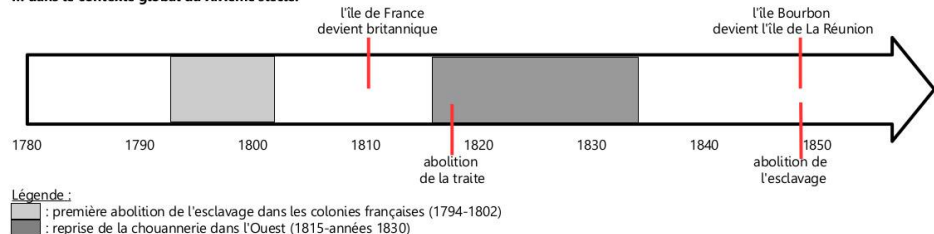
Les traces d'Uranie dans la littérature nantaise : en 1893, un certain Jules GRINGOIRE, pseudonyme d'un écrivain nantais qui s'est essayé au roman, à la critique, au théâtre et au ballet, met en scène au théâtre des Variétés à Nantes un drame historique en cinq actes intitulé *Le serment d'un Breton ou les Réfractaires de 1832*. Il situe l'action en 1832 (d'où la fâcheuse habitude de situer le meurtre de MARION cette année-là) et décrit les événements que nous avons relaté. Une première édition sort des imprimeries nantaises en 1893. Nous avons retrouvé cette même histoire, en feuilleton, qui va tenir en haleine les lecteurs du *Journal de Châteaubriant*, pendant trois années, entre le 10 octobre 1925 et le 18 août 1928. L'auteur est un certain Mario TACHET, certainement un pseudonyme lui aussi. Les passages relatant le meurtre de MARION sont publiés au printemps-été 1927. L'intrigue est centrée sur les meurtriers HAMON, MARTIN et BEILLAUD.

François Aubrée

Les grandes dates de la vie d'Uranie...



... dans le contexte global du XIXème siècle.





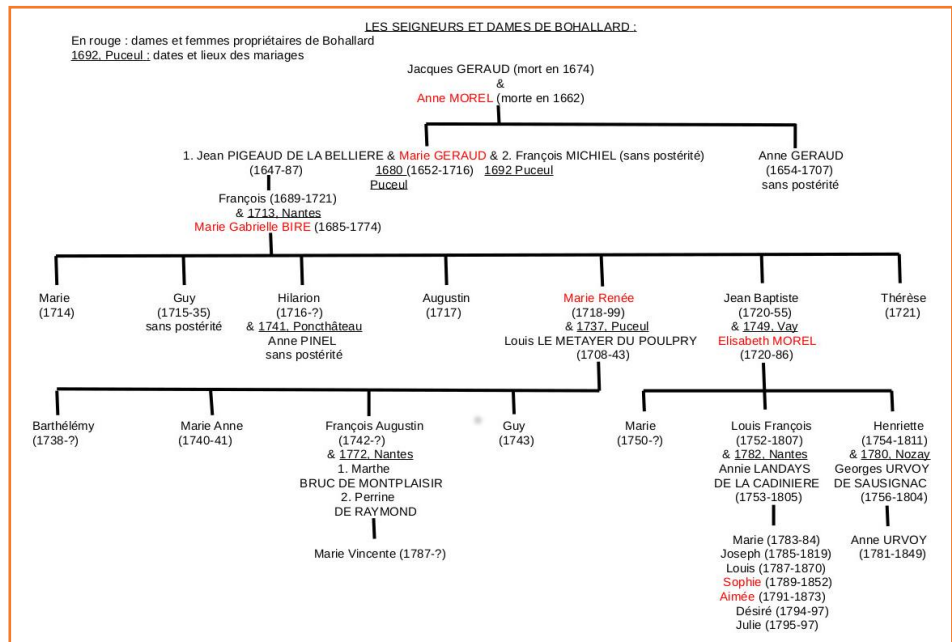
P U C E U L

LE BOHALLARD AU XVIIIÈME SIÈCLE : UNE AFFAIRE DE FEMMES.

Pour la commune de Puceul, nous voudrions mettre à l'honneur non pas une femme, mais cinq : Marie (1652-1716) et Anne GERAUD (1654-1707), Marie Gabrielle BIRE (1685-1774), Marie PIGEAUD (1718-99) et Elisabeth MOREL (1720-86). Elles ont toutes un lien de parenté : les deux premières sont sœurs, Marie BIRE est la belle-fille de Marie GERAUD, Marie PIGEAUD et Elisabeth MOREL sont la fille et la belle-fille de Marie BIRE. Ces cinq femmes ont aussi comme point commun d'avoir été demoiselles ou dames de Bohallard et de la Bellière. A ce titre, elles ont marqué l'histoire de Puceul sur trois générations. Ce qui les rapproche enfin, c'est qu'elles ont toutes survécu à leurs maris respectifs. D'où le titre...

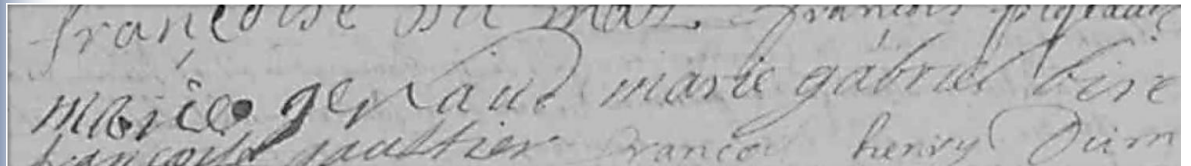
Un mot d'abord à propos du décor, le domaine de Bohallard. Rien à voir avec le lieu actuel. Il s'agit alors d'un manoir, le « vieux Bohallard », situé à 200 mètres de l'ancienne voie romaine. Il est le centre d'une métairie exploitée depuis le XVème siècle. Sur une carte du milieu du XVIIIème siècle, il est indiqué comme « Maison de Remarque ». En 1869, soit une centaine d'années plus tard, cette métairie est alors composée de deux maisons, l'une ayant deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage, grenier au-dessus, cellier au nord, l'autre ayant deux pièces au rez-de-chaussée, un grenier au-dessus, une écurie et un poulailler à la suite. Nous avons affaire à un domaine avant tout agricole.

Marie GERAUD est née à Puceul en 1652. Sa sœur cadette Anne naît en 1654. Elles héritent de ce domaine après la mort de leurs deux parents. Leur mère disparaît la première en 1662, puis leur père Jacques GERAUD en 1674. Agées d'à peine 22 ans et 20 ans, elles deviennent donc demoiselles de Bohallard jusqu'au mariage de la première en 1680 avec Jean PIGEAUD, seigneur de la Bellière, une autre terre noble au nord-est du bourg de Puceul. Ce mariage unit leurs domaines familiaux. Ils donnent naissance à un fils unique, François (1683-1721). Mais le mari décède précocement à 40 ans à Nantes en 1687. Voilà Marie, âgée de 35 ans, dame de Bohallard et de la Bellière, entourée de son fils de 4 ans et de sa sœur Anne, demoiselle de Bohallard. Elles prennent en main la gestion du domaine pendant 5 ans car en 1692, Marie épouse en seconde noce François MICHIEL, seigneur de la Lizardaye au Fougeray. Elle n'a pas d'autre enfant de son second mariage, mais elle devient en plus dame de la Lizardaye. Son second mari François MICHIEL décède en octobre 1707 à Puceul et est suivi de près par la sœur cadette de Marie, Anne, en décembre 1707 à la Bellière. Marie ne gère plus le domaine de Bohallard car son fils François a pris les affaires en main. Elle réside alors à la Bellière, son autre manoir. Pendant toutes ces années, le marrainage de la dame de Bohallard est très recherché pour les nouveau-nés de la paroisse de Puceul.





P U C E U L



Signatures de Marie GERAUD et de sa belle-fille Marie Gabrielle BIRE,
au bas d'un acte de baptême en novembre 1713.

Elle rend l'âme en novembre 1716 dans son manoir de la Bellière et est inhumée, comme le veut la coutume pour les seigneurs et dames des lieux, en l'église St-Martin de Puceul, dans une tombe proche de la balustrade du maître-autel. Son fils François est inhumé à ses côtés en 1721¹.

La dame de Bohallard de la génération suivante est **Marie Gabrielle BIRE**, native de Couëron. Elle épouse à Nantes en février 1713 François PIGEAUD DE LA BELLIERE. Elle donne naissance à sept enfants entre 1715 et 1721, dont quatre survivent à leur premier anniversaire.

La relève semble donc assurée pour le seigneur de Bohallard. Mais, comme son père, lui aussi décède prématurément en décembre 1721 à Casson, âgé seulement de 38 ans. Le plus âgé des enfants est Guy alors âgé de 6 ans. Hilarion a 5 ans, Marie a 3 ans et Jean Baptiste seulement 1 an. A nouveau et comme sa belle-mère 30 ans auparavant, Marie Gabrielle doit gérer seule les domaines de Bohallard et de la Bellière, terres dont elle ignorait tout 8 ans auparavant. Son statut de veuve douairière et dame de Bohallard lui donne le droit et l'obligation de gérer le domaine, de percevoir les revenus fonciers de ses terres, de veiller à leur entretien, de les maintenir en bon état et de faire les réparations qui s'imposent.



Le château de Bohallard

Bref, elle doit tout mettre en œuvre pour que le patrimoine familial soit bien conservé. Son statut n'est que temporaire car bientôt, Guy, devient « écuyer seigneur de Bohallard, de la Bellière et autres lieux ». Le domaine revient entre les mains des hommes. Mais Marie Gabrielle perd son jeune fils aîné en novembre 1735. Il n'a que 21 ans et n'a pas eu le temps de se marier. Son cadet Hilarion reprend le flambeau mais par son mariage en octobre 1741 à Pontchâteau, avec Anne PINEL, il ne conserve que le titre de seigneur de la Bellière. Décédé peu de temps après et sans descendance, le titre revient aux deux cadets. Et, la lignée féminine vient encore à la rescousse.

¹Attention, il s'agit de l'église précédente de Puceul, l'actuelle datant de 1885.



P U C E U L

La veuve Marie Gabrielle veille à bien marier sa première fille. Marie PIGEAUD DE LA BELLIERE épouse à 19 ans en mars 1737 en l'église St-Martin de Puceul, le chevalier seigneur du Poulpry de Questembert Louis LE METAYER. Il devient le nouveau seigneur de Bohallard. Ils ont quatre enfants nés entre 1738 et 1743. La grand-mère maternelle laisse au jeune couple le manoir de Bohallard et se retire sur les terres de la Bellière, comme sa belle-mère l'avait fait 30 ans auparavant.

On pourrait croire que le destin s'acharne sur la lignée masculine de la seigneurie de Bohallard quand survient le décès de Louis LE METAYER DU POULPRY en janvier 1743 à Puceul. Il est alors âgé de 31 ans. Le seul héritier de son union avec Marie PIGEAUD est François qui s'installe sur les terres questembertoises.

La veuve Marie Gabrielle BIRE, « dame seigneur de la Bellière et de Bohallard », reprend donc à nouveau les rênes de la famille au mitan du siècle. Son dernier fils à marier est Jean Baptiste qui épouse Elisabeth MOREL, demoiselle de la Durantaye, à Vay en novembre 1749. Elle est la petite-fille du capitaine Olivier MOREL, qui a fait une belle carrière militaire en Nouvelle-France et obtenu la seigneurie de la Durantaye, à l'est de Québec. Son père François s'est battu contre les Iroquois et les Anglais au début du siècle, puis s'installe au Gâvre, d'où est issue la famille, puis à Vay où il épouse Elisabeth PELISSON, dame de Vaugérin, en 1719.

Le nouveau gentilhomme de Bohallard et de la Bellière est donc Jean Baptiste.

Marié à 29 ans, il a deux enfants : Louis naît en 1752 et Henriette en 1754. La descendance des PIGEAUD aurait pu être plus nombreuse, mais Jean Baptiste décède en février 1755 au Bohallard, âgé lui aussi de seulement 35 ans.

Essayons de nous plonger dans le manoir de Bohallard 10 ans plus tard en 1765. Autour de Louis, 13 ans, nous retrouvons sa grand-mère paternelle Marie Gabrielle, âgée de 80 ans, veuve de son grand-père François PIGEAUD, sa grand-mère maternelle Elisabeth PELISSON âgée d'environ 89 ans, deux fois veuve, sa mère Elisabeth MOREL, alors âgée de 45 ans, veuve de Jean Baptiste, sa tante paternelle Marie Renée, veuve de Louis LE METAYER DU POULPRY âgée de 47 ans, et sa sœur cadette Henriette âgée de 11 ans. Quatre veuves et une petite fille, voici l'entourage du futur « seigneur de Bohallard ». Sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur habitent le Bohallard. De son côté, la grand-mère paternelle et sa fille Marie Renée, occupent le « château » de la Bellière.



Femmes du XVIII^e auprès d'un manoir
(Livre histoire de la France rurale de G. Duby)

La gestion des domaines fonciers et des affaires familiales repasse sous le contrôle des femmes.

L'éducation des deux jeunes héritiers revient également à la mère, à la tante et aux deux grands-mères.

Les discussions évoquent la réussite sociale des PIGEAUD : on raconte au petit Louis comment son arrière-arrière-grand-père René PIGEAUD est devenu échevin de Nantes vers 1660 et s'est fait anoblir, puis comment son arrière-grand-père Jean a réuni son domaine de la Bellière à celui de Bohallard par son mariage avec Marie GERAUD.



P U C E U L

Dans cet univers exclusivement féminin, le petit Louis apprend aussi le rôle incontournable des femmes pour conserver intact le bien familial, malgré les fréquents veuvages. La grand-mère PELISSON, veuve MOREL, doit, quant à elle, raconter à son petit-fils l'histoire édifiante de son arrière-grand-père gâvrais Olivier MOREL, capitaine au régiment de Carignan-Salières en 1665 qui participe à l'installation durable des Français au Québec, mais aussi de son grand-père François impliqué dans des coups de main contre les voisins britanniques et leurs alliés indiens. Elle peut aussi conter à son petit-fils l'histoire de ses ancêtres PELISSON, huguenots de Vay, alliés à la puissante famille de ROHAN de Blain, au temps des troubles religieux.



Le manoir de la Béllière

Ses deux grands-mères décèdent dans la décennie suivante : Elisabeth PELISSON, veuve MOREL, en mai 1771 au château de Bohallard, âgée de 95 ans ; Marie Gabrielle BIRE, veuve PIGEAUD, en août 1774 au château de la Bellière, avec le titre de « dame seigneur de la Bellière et de Bohallard », à l'âge de 94 ans. Ce sont là des records de longévité pour le XVIIIème siècle. Dans les années qui suivent, on se partage le domaine : Louis, sa mère Elisabeth MOREL et sa sœur Henriette occupent la Bellière ; la tante Marie PIGEAUD, seule survivante de sa génération, occupe le Bohallard. Lors du baptême de sa petite-fille Marie Vincente LE METAYER DU POULPRY à Plumelec en novembre 1787, elle est appelée « seigneur » et dame du Bohallard et autres lieux ».

Bapt. L'an de grace mil sept cent quatre vingt sept, le vingt-un novembre
Jeboussigné, prêtre de l'abbaye des Simbrouens, ay baptisé Marie Vincente
le Metayer du poulpry née ce jour au cloître de Hivio, du légitime mariage
de Messieurs François Augustin le Metayer du poulpry, chevalier et seigneur de
Herogeon et autres lieux, et de Dame Germaine de Raymond; ont été
pourain et maraine vincent Jean de Raymond, sieur des Deserts
de Hivio, et Dame Marie Pigeaud veuve de messieurs Louis le Metayer
du poulpry, seigneur et Dame du Bohallard, et autres lieux, représentée
par Demoiselle Louise Belere de Raymond de Hivio y demeurant.
en présence des sous-signés vincent Jean de Raymond
Louise Belere de Raymond de Hivio le Metayer du poulpry
J. Taupé prêtre J. Guion curé
J. Giquello Releveur

Acte de baptême de la petite-fille de Marie PIGEAUD en novembre 1787.



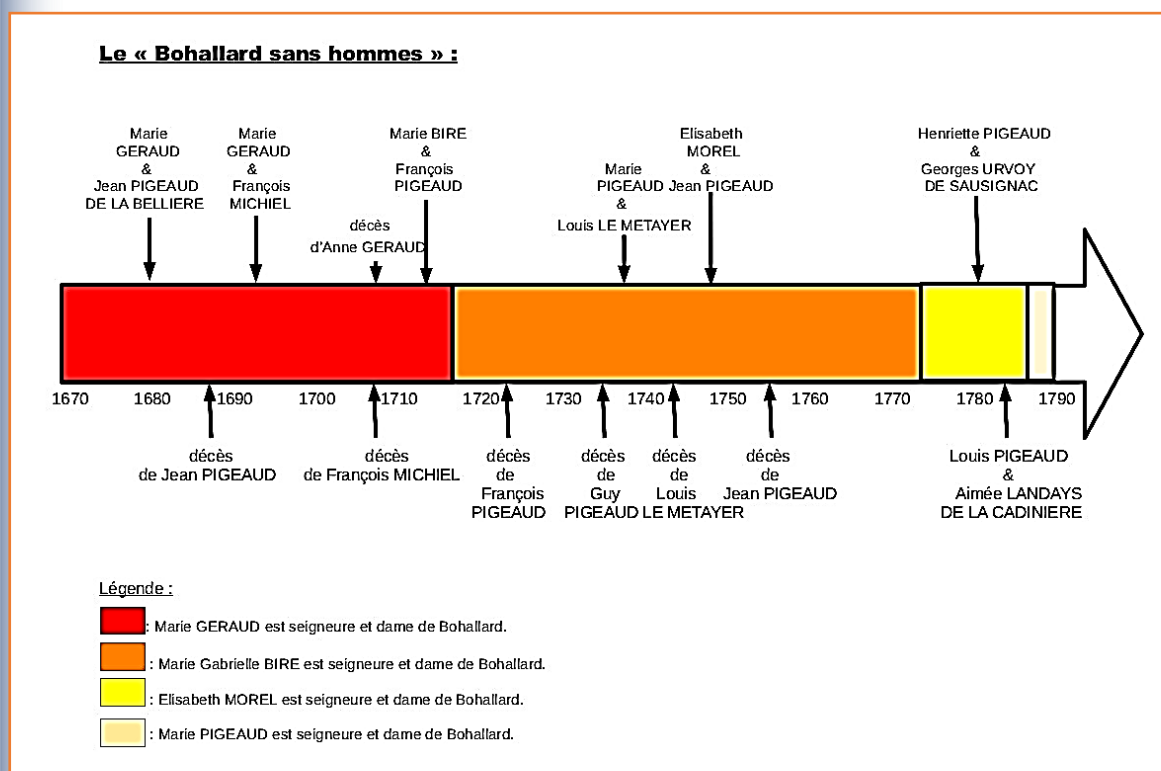
P U C E U L

Revient alors le temps des unions pour la génération suivante. Les belles-sœurs se mettent au travail pour trouver de beaux partis pour Louis et Henriette afin de maintenir en état le patrimoine puceulois de la famille. Après de longues tractations, la cadette épouse à 26 ans en octobre 1780 Georges URVOY, sieur de Sausignac. Il est le fils d'un notable de Nozay, propriétaire de la Coindière en Puceul et du Houssais en Saffré. A 30 ans, Louis épouse en juillet 1782 à Nantes Aimée LANDAYS DE LA CADINIÈRE. Ces alliances matrimoniales négociées par les familles des conjoint(e)s et les « deux dames de Puceul », permettent d'élargir les réseaux de parenté et d'augmenter le patrimoine foncier de la famille.

Mais une page se tourne dans les années 1780 car une famille de métayers, les LANDAIS, s'installe dans le château de Bohallard. La famille PIGEAUD n'habite plus cette terre noble. Quand Elisabeth, la mère de Louis, décède en novembre 1786 à 64 ans, c'est sur sa terre de la Bellière. Tout comme sa belle-sœur Marie dont le décès survient en mars 1799 à Nantes dans sa 81ème année. Elles incarnent la dernière génération de « dames de Bohallard » car les quatre héritiers et héritières PIGEAUD DE LA BELLIERE et URVOY DE SAUSIGNAC de la génération suivante font souche l'un à Héric, l'une à Châteaubriant, une autre à Saffré. Seule une héritière, Aimée Agathe (1789-1852), reste sur la terre familiale de la Bellière et c'est par elle, encore une femme, que le manoir du Bohallard va revenir dans la famille. En effet, ses filles Séraphie, puis Tharcille après le décès de la première, vont épouser le nouveau propriétaire du château au milieu du XIXème siècle. Elles connaîtront « Bohallard le neuf », c'est-à-dire le château actuel. Mais ça, c'est une autre histoire...

Nous terminerons ce survol historique en disant que le Bohallard n'est pas une exception. Le veuvage est très fréquent sous l'Ancien Régime. De nombreuses familles nobles sont littéralement mises « en miettes » rapidement, ce qui nuit à la transmission du capital économique accumulé par la famille. Il n'en demeure pas moins que les femmes de Bohallard ont été des actrices importantes de la vie puceuloise pendant de longues décennies. A Bohallard, le XVIIIème siècle fut un « siècle de femmes ».

François Aubrée



ANTOINETTE PHILIPPOT

Femme, agricultrice, engagée dans la société

L'enfance d'Antoinette



Antoinette Philippot (25 ans)
@ <http://journal-la-mee.fr/224239-antoinette-philippot>

Antoinette Camus est née en 1935 et a vécu son enfance à Bauné, dans le département du Maine et Loire.

Bauné était une petite commune du plateau du Beaujois, terre crayeuse et boisée en surplomb du fertile val d'Authion (Depuis 2016, Bauné est incluse dans la commune nouvelle de Loire-Authion).

Laissons Julien Daillière, le poète local, parler de Bauné, vers 1860, dans son poème « Les deux renards de Pignerole » : «... Les chênes, les roseaux, la sauvage beauté, d'une forêt de pins, le vent dans la ramure me semble de la mer apporter un murmure. Les saules balançant leur feuillage argenté se mirent dans l'étang où la carpe fourmille... ».

Bauné vit à l'ombre de l'imposant château de Briançon et de l'illustre famille des De Charette de La Contrie. Cette famille garde dans l'église le privilège d'un banc familial.

Mais le château est, depuis 1941, propriété de l'association « la Résidence Sociale » de Levallois-Perret. Cette association a pour but principal l'aide aux enfants en difficulté. Certains membres de la famille Camus ont travaillé dans cet établissement, devenu I.M.P (institut médicoéducatif) en 1969.

Les parents d'Antoinette, Ernest Camus et sa femme Louise sont cultivateurs à Bauné. Ils élèvent des animaux à viande, de la volaille vendue au marché et cultivent du tabac et du maïs semence. Antoinette est l'aînée d'une fratrie de neuf enfants et très tôt elle supplée sa mère auprès de ses frères et sœurs : Jean, Denise, Michelle, Marie-Madeleine, Paul, Noël, Marie-Louise et Emmanuel. Elle n'a pas cinq ans quand la Seconde Guerre Mondiale éclate. Pendant cinq ans, Bauné est occupé. C'est le temps des restrictions, du rationnement, des humiliations et des drames de la guerre.



N°49561 - BAUNÉ - Mairie

DL1T2018

Dessin de la mairie de Bauné par Yves Ducourtieux
@ <http://monocarte.com/>

A la Libération, Antoinette a 11 ans et elle devient la fille...du maire, car Ernest Camus est élu maire de Bauné en 1945 ! Il est également délégué de la Mutualité Sociale Agricole.

La vie reprend son cours. Mais les années 50 sont des années difficiles. Les restrictions sont toujours là. Les conditions de vie sont toujours très rudes pour les plus fragiles. L'appel de l'abbé Pierre, dans l'hiver 1954, raisonne, aussi, ici, avec force !



T R E F F I E U X

La jeunesse, la prise de conscience et l'engagement :

Antoinette prend, très jeune, conscience de la fragilité et de la dureté de l'époque et se rapproche du monde syndical. A Bauné, comme dans tout l'Ouest de la France, la pratique religieuse est très importante et c'est à travers la branche féminine du mouvement de la J.A.C, (jeunesse agricole catholique) qu'Antoinette s'engage, puis elle s'investit dans le tout récent « syndicat jeune » C.D.J.A. (centre départemental des jeunes agriculteurs). C'est à Redon, en 1958, lors d'une session de formation de la J.A.C, qu'Antoinette rencontre René qui est un intervenant à cette réunion.

Antoinette et René, un même regard.

Antoinette et René se marient en Mai 1959 à Bauné. Ils s'installent à Treffieux, aux côtés des parents Philippot. Antoinette doit faire sa place et affirmer son indépendance vis-à-vis de sa belle famille. De 1960 à 1967, cinq enfants vont animer la famille : Patrick Gilles, Marie Agnès, Marie Laure et Luc. Leur couple sera également à l'unisson dans leur travail, dans leur engagement syndical et politique. Antoinette refuse le rôle traditionnel de la femme d'agriculteur soumise et dévolue à la comptabilité et à nourrir les poules ! Elle se veut avoir une vision globale sur l'exploitation tout comme son mari.

Elle milite pour l'émancipation des femmes et un vrai statut d'agricultrice et poursuit son engagement en faveur de la formation des jeunes.

En 1960, le couple conduit un élevage de sélection porcine à Treffieux. Très vite, l'entre-aide et le regroupement au travail va guider leur exploitation vers « l'agriculture de groupe ». En 1963, ils créent, avec d'autres exploitants agricoles, la C.U.M.A (coopérative d'utilisation de matériel agricole) de l'essor. René en est le premier président.



Antoinette et René

En 1966, avec Noël Camus, frère d'Antoinette et deux autres cultivateurs ils fondent le G.A.E.C (groupement agricole d'exploitation en commun) de la Cordée à Treffieux avec production de lait, de veaux, de porc et de pommes golden. Les quatre cultivateurs sont appelés les quatre mousquetaires ! Ce GAEC dure jusqu'en 1990, année de la retraite de René.

Antoinette : agir inlassablement

Bien sûr, il y a les cinq enfants à prendre en charge, ainsi que sa maison ou la porcherie à s'occuper mais, sa volonté, c'est de continuer à agir et à prendre sa part de responsabilités.

En 1963, c'est la création de la CUMA.

En 1964, elle est l'une des responsables du CDJA de Loire-Atlantique.

En 1966, Louis Malassis, professeur à l'Ecole Nationale Supérieure Agronomique de Rennes lance la télé-promotion rurale. Antoinette y prend une part active.

En septembre 1968, c'est la fête du 1000ème GAEC de France, celui de Treffieux.

Au début des années 70, elle est responsable de l'association des parents d'élèves du collège public de Nozay qu'elle rattache à la fédération Cornec (devenue FCPE depuis). Dans les mêmes années elle est l'une des responsables de la Maison des Jeunes à Nozay. Dans les maisons rurales (M.F.R) elle est au CA de la fédération de Loire-Atlantique et à celui de la MFR de Nozay et un peu plus tard, elle est présidente de la MFR de Plessé.



T R E F F I E U X

Depuis 1989, elle prend part aux actions de la nouvelle association « Echanges et Solidarité 44 » venant en aide aux paysans du Nicaragua et participe, chaque année, aux fêtes de la Solidarité à Gruellau (Treffieux). En 1983, René devenant maire de Treffieux, elle fait partie du bureau de la CUMA jusqu'en 1991, tout en continuant de s'occuper de la porcherie familiale.



Les associés du GAEC de la Cordée Treffieux

En 1991, après le départ en retraite de René, Antoinette accède au statut d'agricultrice à part entière en constituant, avec son fils Gilles, un nouveau GAEC, celui des Sauzais à Treffieux, toujours en production porcine.

En 1995, Antoinette prend sa retraite.

En 1996, elle participe au lancement de Graines d'Automne pour transmettre les savoirs entre générations.

La Maison des Jeunes et de la culture :

Les années 70 sont aussi pour Antoinette, les années MJC, à Nozay. Il faut dire que la famille Camus/Philippot est très active dans cette structure. Le président, dans cette période est Noël Camus, le « petit frère » d'Antoinette. C'est l'époque des camps d'été pour les ados du secteur. Sous la houlette d'Odile, l'animatrice, des camps d'écimage des maïs, appelé alors : castration du maïs », sont organisés. Cette action, principalement située dans les Landes, a permis à des dizaines de jeunes de rencontrer le monde travail et aux organisateurs de connaître les sueurs froides et l'imagination sans limite de ces mêmes jeunes !

L'autre activité où Antoinette est aussi présente : C'est le canoë, de sa construction, en arrière de la Mano actuelle, aidée par les techniciens de Jeunesse et Sports, (dont Claude Naud, vice-président du Conseil Général de 2011 à 2015) à la pratique sur les rivières du coin ou plus lointaines (la Mayenne, la Vilaine ...). La base de canoë est au bord du Don, près du cimetière de Treffieux, à quelques pas de la petite salle qu'Antoinette laisse à la disposition de la MJC.

Le chaudron de la Chose Publique

Il n'est pas possible d'appréhender la vie d'Antoinette Philippot sans parler de l'engagement familial fort dans la « Res Publica », la Chose Publique.

En effet, Antoinette est fille de, belle fille de, femme de, maman de, voir sœur, belle-sœur, belle-mère de personnes impliquées dans la gestion communale ou d'autres collectivités territoriales.

Ernest, son père, est maire de Bauné de 1945 à 1971. René, son époux, est maire de Treffieux de 1983 à 2001, le père de René l'avait été de 1946 à 1971. Gilles, l'un de ses fils, est conseiller général du canton de Nozay de 2004 à 2015 et vice-président du conseil général de Loire-Atlantique.

Au creux des siens

La famille d'Antoinette est conséquente avec un mari, cinq enfants, huit frères et sœurs, des petits-enfants, des beaux-frères et belles-sœurs, des neveux et nièces et beaucoup d'amis ! La maison de la rue de l'Egalité est une maison ouverte. Chaque été, Antoinette et René accueillent des familles envoyées par le Secours Catholique ou le Secours Populaire. Tout au long de l'année, des stagiaires auprès de l'exploitation, trouvent, ici, chaleur et encouragements. Antoinette est une femme appréciant l'imprévu comme préparer un repas improvisé pour des copains de passage, faire le jardin, à temps perdu ou mijoter de petits plats à base de blé noir au débotté !

Bien sûr, elle est mère aimante et le temps venu, elle devient une super-grand-mère, Mamie Toinette !

Puis vient le temps de la maladie, très, trop tôt. : Parkinson ! Le diagnostic tombe comme couperet à l'aube des années 2000.

Là, elle va, avec René et avec sa famille, se battre, faire de cette épreuve, un combat. Elle rencontre l'association des parkinsoniens de Loire-Atlantique, entre dans le bureau de cette association. Elle visite des malades atteints de cette maladie, participe aux réunions de l'association. Et quand la maladie devient trop envahissante, c'est René qui l'emmène aux réunions. Jusqu'au bout, elle reste combattive, volontaire et résistante !

En 2009, un accident-vasculo-cérébral la terrasse et elle plonge dans le coma. Elle décède en novembre de cette année.

René s'en va, à son tour, quelques années plus tard en mai 2017.

Pour bien la raconter, il faut laisser le dernier mot à ses enfants ou ses petits-enfants :

« Maman, tu as semé tant de graines, tant d'amour, que l'héritage que tu laisses est d'une grande valeur. Ces graines lèveront à un moment ou un autre ! »

« Les mamies sont les plus fortes, leurs confitures sont les plus bonnes. Elles aiment bien aller au jardin et des fois, elles meurent et rejoignent les personnes qu'elles ont aimées. Elles sont au paradis et ma mamie de mon cœur, c'est mamie Toinette »



Photographie d'Antoinette

Témoignages : Odile Augereau (ancienne animatrice MJC de Nozay), Annick Camus (belle-sœur d'Antoinette Philippot), Yvan Teffo (ancien président MJC Nozay), Gilles Philippot.

Journaux : L'Ouest en mémoire/09.06.1967/GAEC de la Cordée et le Journal de la Mée de Châteaubriant/Antoinette Philippot/ 20 janvier 2010(article de Bernadette Poireau).

Ouvrage : Julien Daillière/Les deux renards de Pignerolles/1860

Sites internet : Echange et Solidarité 44, Databnf.fr, Loire-Authion.fr, Généanet, Anjou-tourisme, La Résidence Sociale, www.château.de.briançon, www.pop.culture.gouv, Ministère de la Culture/plateforme du Patrimoine.

Site Wikipédia : M.R.J.C, J.A.C, C.D.J.A, C.N.J.A, C.U.M.A, G.A.E.C

Rédaction de l'article : Yvan Teffo/décembre 2020

Les illustrations :

Dessin de la mairie de Bauné par Yves Ducourtioux

Photos d'Antoinette Philippot et de Antoinette et René

Photo Gaec de la Cordée

PROPAGANDE ALLEMANDE

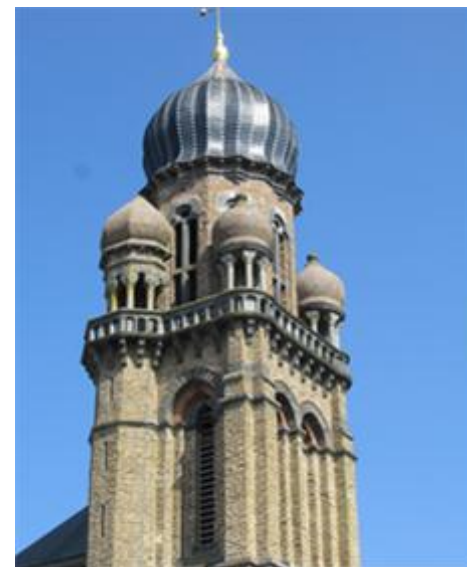
Comment et pourquoi en 1942 la **Pierre de Nozay** s'est retrouvée dans un film de propagande allemande ? ...tout simplement parce qu'elle a été utilisée dans la construction de l'église St Pierre de Corps-Nuds en Ille-et-Vilaine (classée M-H en 2004 et appelée Saint-Maximilien Kolbe depuis 2011).

Explication : l'église de Corps-Nuds (commencée en 1887, consacrée en 1890, fin de la construction du clocher en 1892) de style romano-byzantin avec un clocher à bulbe, église atypique dans le paysage breton, dû à l'architecte Arthur Régnault natif de Bain de Bretagne, ressemble à une église Russe et, en 1942, les allemands qui occupaient la région, ont fait un film de propagande, "battage du blé en Ukraine" visant à tromper la population sur l'avancée de leurs troupes en Russie ; pour cela ils ont maquillé une borne kilométrique avec une écriture cyrillique, filmé des figurants, habillés en paysans russes en train de travailler avec en fond de décor l'église de Corps-Nuds ; le metteur en scène réquisitionné était Raimu. (Ce film reste pour le moment introuvable.)

Daniel Nouvel



Sur la photo en gros plan, admirez le beau travail de taille de la **Pierre de Nozay** qui provenait des carrières de la Villatte.



Sources internet :

- Wiki Rennes
- Mairie de Corps-Nuds
- photos D.N

Bilan de l'année 2020

LES ANIMATIONS

1/Concert : Chorale universitaire de Nantes : (le 3 avril 2020) / **ANNULE _ COVID 19**

Le Chœur universitaire de Nantes est une structure associative rassemblant environ 80 choristes et dirigé par Pierre-Louis Bonamy. C'est un ensemble qui a plus de 50 ans et qui est désormais bien implanté dans le paysage culturel et musical nantais.

Durant année 2020, le programme du Chœur universitaire de Nantes était la poésie française.

2/Exposition « Peintures à l'huile et aquarelles » en mémoire à Jean David : (du 4 juillet au 12 septembre 2020)

Artiste et ancien membre de l'Asphan, une exposition lui a été dédiée. (Voir texte dans la rubrique « Aurevoir et merci »)

3/Randonnée patrimoine et gourmandises : / **ANNULE _ COVID 19**

La balade 2020 devait nous mener aux confins Ouest de Nozay, en limite des communes de Vay et de Marsac sur Don. Ce sont les Hautes Terres de Nozay, flirtant avec les 100 mètres d'altitude ! Ici naissent une grande partie des ruisseaux de Nozay et dans les prés, il y a plus de chevaux que de vaches ! La quatre-voies de Nantes à Rennes sera traversée deux fois, par deux tunnels !

4/Exposition de photographies et des créations de Joseph Gachiniard : (du 16 mai au 27 juin) / **ANNULE _ COVID 19**

François Gachiniard est un artiste Nantais, qui réalise de très jolies toiles en peinture, mais pas que En effet, il réalise également de magnifiques portraits, paysage, scène, En découpant des petits morceaux de papier de couleurs pour reconstituer le thème choisi. Un résultat qui est très réaliste.

5/JPPM : (le 27 juin 2020)

Les visites guidées, explications et animations ont été organisées et animées par les bénévoles et Laëtitia.

6/Loisirs à l'air libre en collaboration avec la CCN : 5 animations étaient prévues, mais seulement 2 ont pu être réalisés, durant l'été 2020.

- Balade patrimoine en calèche : **ANNULEE_COVID-19**
- Le jeu de l'oie géant pour les enfants : **ANNULE_COVID-19**
- La rando vélo à Vay avec Pépites-44 : Cette randonnée cycliste d'environ 28 km sur la commune de Nozay (autour du Haut Nozay) est l'occasion de découvrir le Patrimoine de ce secteur et notamment ses croix tout-juste rénovées.
- La rando à Abbaretz autour de l'histoire des commerces et de l'artisanat : **ANNULEE_COVID-19**
- La balade patrimoine «au fil de l'eau » : Vous pouvez découvrir le descriptif complet, sur le site internet de l'Asphan, dans la rubrique « Patrimoine et balades ».

7/Journées Européenne du patrimoine : Visites guidées de l'Enclos, la carrière du parc et le parc du château de la Touche.

8/Visites de la carrière du Parc : sur rendez-vous, par groupe de 10 personnes

9/Visites de l'église : sur les horaires d'ouverture

10/Festival Graines d'automne : infos sur le site internet du collectif (www.grainesdautomne.org)

POINT COMPTABLE

L'année 2020 qui nous a tous chamboulés dans notre quotidien, par cette épidémie, n'a pas arrangé la situation de l'association. En effet, les ressources financières ont été légèrement stabilisées, puisque nos activités ont été pour la plupart stoppées. L'enclos est fermé depuis plusieurs semaines au public, suite à la décision du gouvernement et la carrière n'a pas été ouverte cet été, puisque nos finances ne permettaient pas d'employer un saisonnier. L'étude des peintures murales a été finalisée et les aides financières nous ont été versées très rapidement. Nous remercions la mairie de Nozay, la communauté de communes de Nozay, le département de la Loire-Atlantique, la Région Pays de la Loire et la Drac, qui nous ont aidés à financer ce projet. Cependant, nos finances continuent de fondre et nous espérons que 2021 ne sera pas l'année décisive. Nos priorités sont de conserver le poste de notre salariée et de pouvoir faire vivre l'Enclos et la carrière, par nos événements culturels.

Programme prévisionnel de l'année 2021



Arbre remarquable du parc de la Cineray à Vay (extrait du livre "arbres remarquables de L.A- édition 2020")

A. Participation à des actions communales ou intercommunales :

1- Le circuit de randonnée pédestre de la Ville au chef

La commune de Nozay prépare, sur le site de la Ville-au-Chef, un circuit pédestre, ouvert à tous, permettant la découverte de ce lieu atypique. Ici, se chevauchent : l'histoire des anciens seigneurs de Nozay, un patrimoine monumental très important, d'anciennes carrières de pierre bleue, des pistes cyclables, des parcours d'escalade et de footing, un espace naturel d'exception et un terrain de moto-cross ! L'Asphan est partie prenante dans la préparation de ce sentier.

Aux panneaux explicatifs, déjà posés et préparés par Monique Guillet, une signalétique, réalisée également par l'Asphan, sera posée tout le long du parcours.

Là-aussi, Monique, aidée par André Auger, va créer de petits carriers en bois qui baliseront le circuit.

2- La balade patrimoine et gourmande 2021

Comme en 2019, l'Asphan sera présente à la balade Patrimoine et Gourmandise cette année, et remontera dans le passé des sites traversés.

3- Loisirs à l'air libre

L'Asphan proposera des activités pendant l'été 2021 dans le cadre de Loisirs à l'air libre, organisé par la Communauté de communes de Nozay.

B. La rubrique des arbres remarquables et remarqués sur le territoire :

L'Asphan propose depuis quelques années, une rencontre avec les beaux arbres de la commune de Nozay. En 2021, cette rubrique sera étendue progressivement aux autres communes du territoire.

C. Les Journées Européennes du Patrimoine :

Visites des sites : L'enclos, la carrière du parc, le parc du château de la Touche.

D. Exposition sur les anciens commerces à Nozay :

Organisé par le groupe histoire de l'Asphan

E. Le collectif autour de l'Enclos (en lien avec Campagn'art et graines d'automne) :

Les Evénements culturels envisagés sont variés : concerts, expositions, spectacles, projections, etc. Ils s'adressent au grand public, habitant principalement sur le territoire de la région de Nozay, et par extension aux communes environnantes et aux métropoles plus éloignées. L'enclos nécessite une installation plus adaptée pour l'accueil des intervenants, à savoir un espace cuisine équipé d'un frigo, de plaques chauffantes et d'un ballon d'eau chaude.

F. L'enrichissement du site internet :

Nous mettons à jour régulièrement le site internet de l'association, vous pouvez y découvrir régulièrement de nouvelles rubriques et différents thèmes autour de l'histoire, le patrimoine, les actualités, et bien d'autres.... Nous vous invitons à venir vous connecter régulièrement, afin de découvrir notre travail, sur : www.asphan.fr

G. Action avec le conseil général :

Le département de la Loire-Atlantique, dans le cadre de la gestion des contrats du territoire avec les intercommunalités et les communes, soutient l'animation locale et accompagne les associations dans leurs projets éducatifs, culturels, en direction des habitants. L'Asphan a pris contact avec la délégation de Châteaubriant du service de développement local pour une rencontre avec les agents du développement des territoires de Nozay.

H. Les articles sur les anciens moulins de notre territoire :

Un travail de recherche a été réalisé autour des anciens moulins du territoire. J-Y Passalacqua, membre du groupe histoire, vous invite à visiter ses pages sur le site internet de l'Asphan, dans la rubrique suivante :

1-Sommaire /2- Commerces et entreprises / 3- « Le moulin à eau de la Vilatte » ou « Moulin à eau de Beaujouet » ou « Moulin à eau de Batz 1805-1812 ».

D'autres sont à venir ...



Moulin de Beaujouet

Aurevoir et merci

JEAN DAVID

L'ASPHAN a perdu en 2019 deux de ses membres historiques : Jean David, qui nous a quitté le 5 juillet 2019, à l'âge de 92 ans, puis sa femme Paulette, le 31 juillet, à 88 ans. Ils étaient parents de deux garçons, Philippe et Lionel.

Jean David est né à Nozay en 1921. En 1937, ses parents rachètent le café situé en face de la mairie (ses grands-parents en possèdent déjà un autre à Nozay). Jean est alors « un gamin de la ville » de Nozay, en explorant tous les coins et recoins, en compagnie notamment de son frère et de ses cousins.

A 13 ans, alors qu'il commence à apprendre le métier de charron avec son grand-père, arrive le temps de la guerre. Il fait l'amère expérience d'un quotidien chamboulé et du passage des troupes : anglaises, puis allemandes, et enfin américaines. Il est un témoin précieux de ces événements locaux.

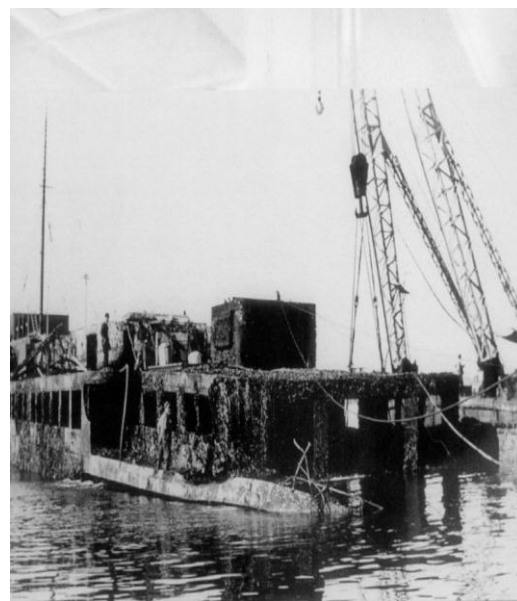
D'un tempérament bien trempé et aventureux, Jean se fait quelques belles frayeurs lors de l'occupation allemande, « une période où les copains et moi-même avons commis des actes qui, parfois, frisaient l'inconscience » dit-il. Fruit d'une belle amitié avec les troupes américaines cantonnées à Nozay, sa volonté de partir avec eux dans le Pacifique en 1945 n'aboutira pas.

Il part alors dans le sud participer au relèvement de la France, en travaillant au périlleux métier de plongeur à renflouer les bateaux coulés par les Allemands dans la rade de Toulon.

Il œuvre notamment à l'été 1946 au renflouement du mythique paquebot le Kairouan. Jean voyage beaucoup par la suite (dont le Maroc) et exerce divers métiers, mais il effectue la majorité de sa carrière aux Chantiers de l'Atlantique à Nantes, dont il est un délégué syndical CGT très investi.

Son goût pour la peinture se fait sentir dès les années 1960 où il signe ses premières œuvres du nom de « JAN », puis celui de « IANN » qu'il associe souvent à une hermine. Ses talents de peintre s'expriment au travers de peintures à l'huile (au pinceau ou au couteau), d'aquarelles, de dessins...

Après avoir reproduit des paysages locaux qui lui sont chers, il s'attaque à des œuvres qui font appel à l'imaginaire ; l'eau étant une constante de sa production. Il magnifie ainsi le marais de Brière, la côte atlantique et ses phares, la pointe du Raz, Mesquer, l'étang de Gruellau, la Vallée du Don : La Roche, Juzet et Lessaint, et bien sûr la campagne nozéenne...



Renflouement du Kairouan le 27 septembre 1946.
Jean se trouve peut-être sur cette photo ?

Parmi ses autres occupations, un peu de sculpture sur schiste de Nozay, de la poésie, et avec sa femme Paulette, une passion pour l'histoire et le patrimoine local, ainsi que beaucoup de lecture. On lui doit à ce sujet le nom de la bibliothèque de Nozay : « Tourne-page » !

Merci Jean. Merci Paulette.

Yohann Gourdon

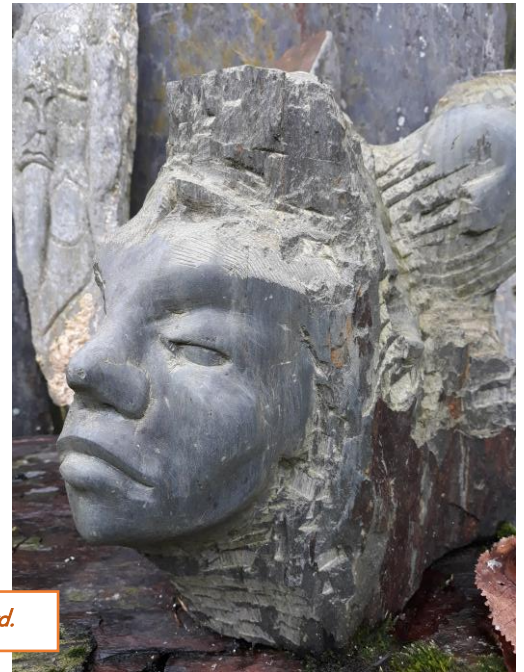
¹ Renseignements principalement tirés du documentaire de Louis Balestin en 2017: Anecdotes de l'occupation.

PAULINE CHOPIN

Cela fait bien longtemps que Pauline est fidèle à l'Asphan. Discrète, chaleureuse, positive, elle forme avec son sculpteur de mari, un couple indissociable de notre association.

L'engagement social et associatif de Pauline fait partie de son ADN. Merci pour ta présence, Pauline !

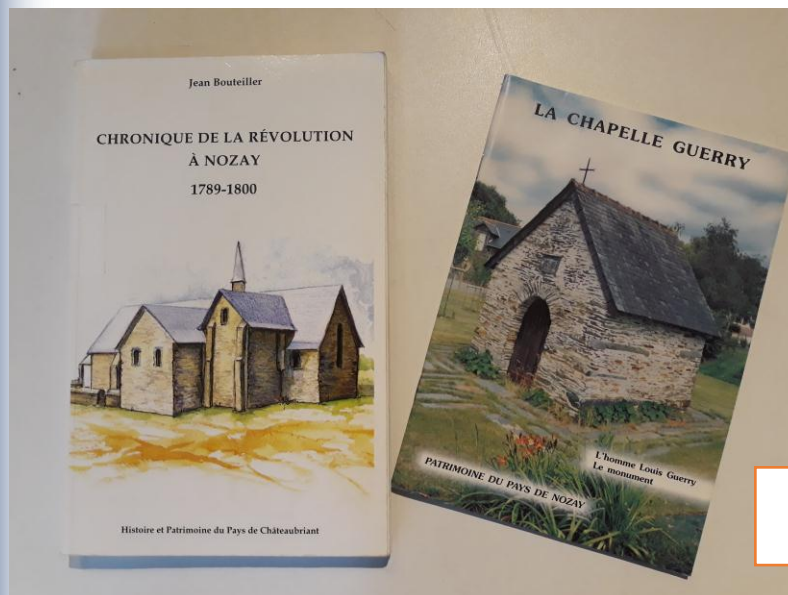
L'Asphan adresse à Bernard et sa famille, ses plus sincères condoléances et garde grand ouvert le portail de l'Enclos à l'artiste !



Sculpture de son mari Bernard.

JEAN BOUTEILLER

Il y a près de 80 ans, Jean faisait entendre ses rires et le bruit de ses galoches sur les pavés de la rue Saint Jean à Nozay. Après une vie professionnelle très dense auprès de l'Enseignement religieux diocésains ou national à Paris et comme intervenant au sein du groupe Bayard-Presse, l'abbé Bouteiller pose ses valises à Nantes et prend en charge les Archives Historiques du diocèse nantais. C'est pendant cette période qu'il rencontra l'Asphan qui lui doit plusieurs ouvrages sur le passé nozéen.



Quelques temps avant son décès, Jean avait évoqué le souhait d'écrire un livre sur la rue Saint-Jean pendant sa jeunesse, d'autres le feront peut-être !!

Alors merci Jean et amitié à Maurice, Marie-Hélène et à toute sa famille.

Ouvrages de Jean Bouteiller, consultables au bureau de l'Asphan.

Les partenaires patrimoniaux de l'Asphan :

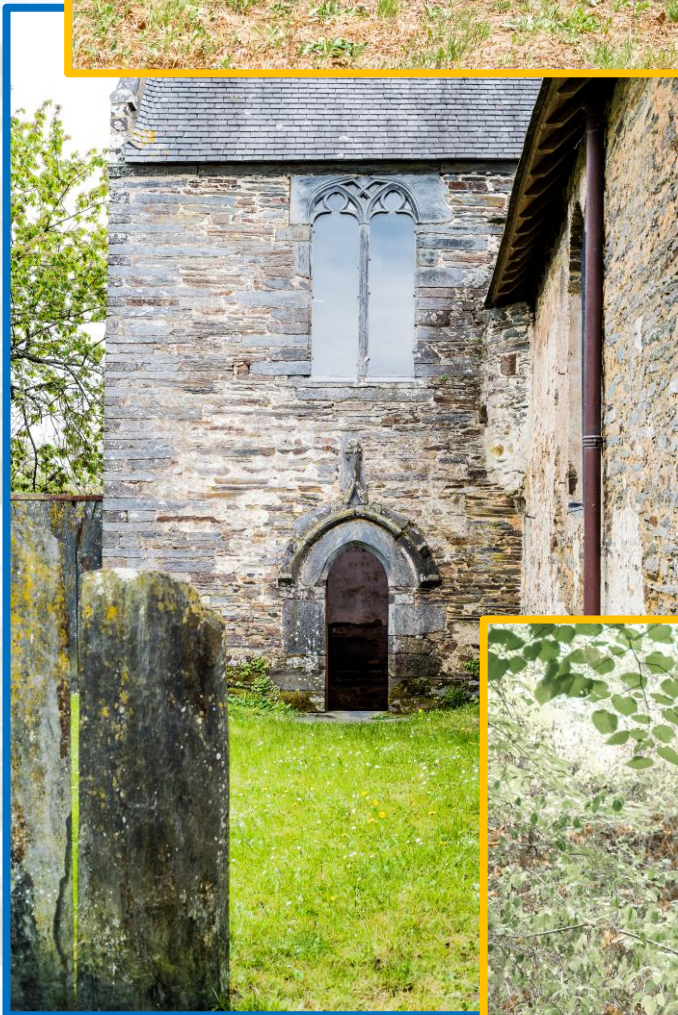
Pépites 44: www.tresorsdupaysdechateaubriant.fr

Graines d'automne : www.grainesdautomne.org

Nozay avant 1914 (Jean-Pierre Doucet) : <https://jpdoucet44.wixsite.com/>

Et les partenaires que vous pouvez rejoindre sur Facebook :

- Campagn'Art
- Nozay d'hier



Les articles de « La lettre de l'ASPCHAN » ont été rédigés par : les bénévoles, Laëtitia notre salariée et adhérents de l'association.

Mise en page : ASPCHAN

Impression : Rapidflyer